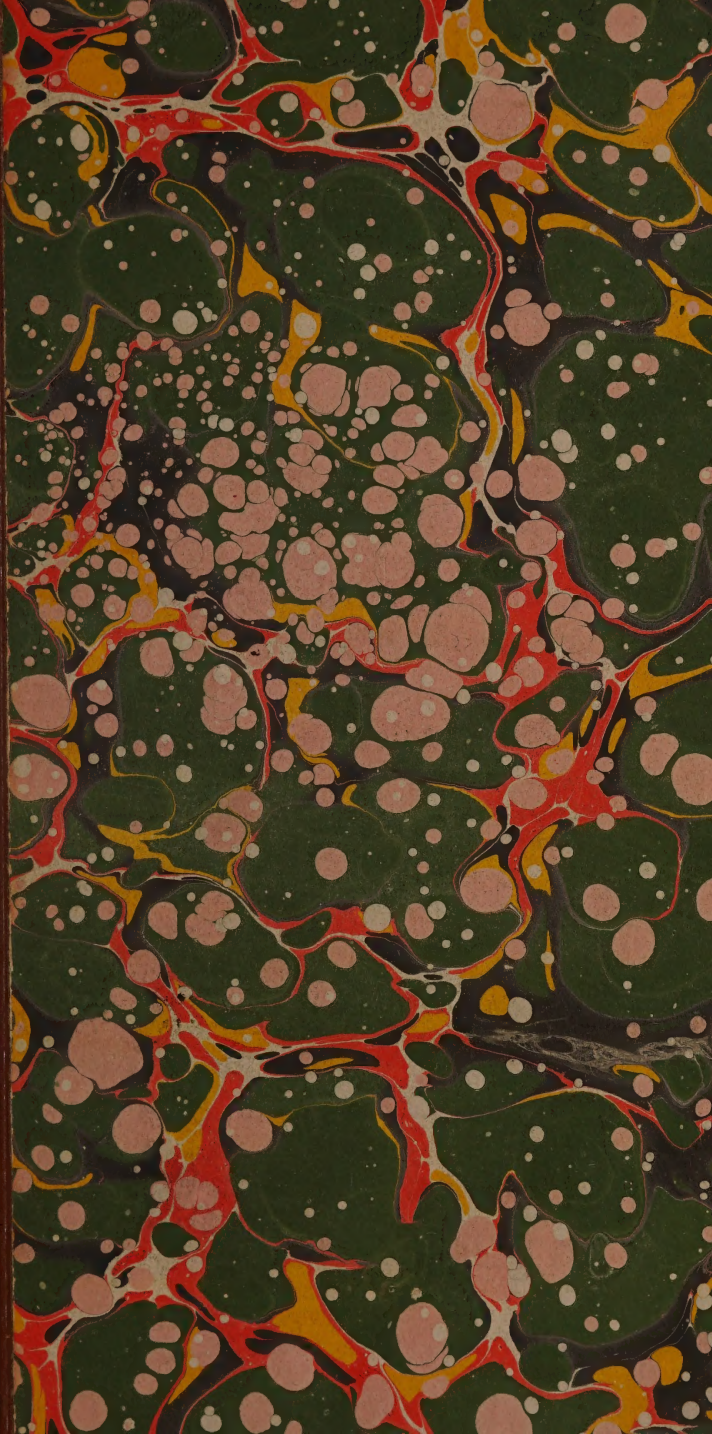

16429/B

B. XXIV Par
79231
(1
1/4

ÉLOGE
D'A.-A. PARMENTIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, PREMIER PHARMACIEN DES ARMÉES, INSPECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE SANTÉ, etc.;

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE

DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE PARIS,

Le 16 mai 1814;

PAR C.-L. CADET DE GASSICOURT,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE CETTE SOCIÉTÉ.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

1814.

79231 (1)

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SOCIÉTÉ

DE

PHARMACIE DE PARIS.

Extrait du procès-verbal de la séance publique tenue le 16 *mai* 1814.

PRÉSIDENCE DE M. VAUQUELIN.

Le secrétaire général donne lecture du programme d'un prix de chimie dont les fonds ont été faits par M. Parmentier, et qui a pour objet la recherche du principe immédiat des végétaux, connu sous le nom d'*extractif*, et l'examen des extraits pharmaceutiques.

M. Laugier lit un mémoire sur le *titane* et le *cérium*, et sur les moyens de séparer les oxides de ces métaux.

M. Boudet, oncle, lit une notice historique sur l'art de la verrerie, né en Égypte, et sur ses progrès.

M. Cadet de Gassicourt prononce l'éloge de feu M. Parmentier, ex-président de la société.

La séance est terminée par l'inauguration du portrait

de ce pharmacien illustre. Ce portrait, d'une parfaite ressemblance, a été peint par M. Dumont, de l'académie royale de peinture.

Un membre de la société adresse, à cet artiste, quelques vers en remercîment. Le secrétaire général en donne lecture *.

---

* *Voyez*, après l'Éloge, la note *A*.

ÉLOGE

DE M. PARMENTIER.*

Il est des hommes chez qui les facultés intellectuelles et physiques sont dans une telle harmonie, que les passions ne prennent point d'empire sur eux. Un goût dominant les entraîne vers un but honnête et utile, auquel ils font concourir tous les moyens que leur a donnés la nature. Rien ne les détourne de leur marche régulière; leur patience et leur courage ne se démentent jamais; comme ils ne recueillent dans leur route que des tributs d'estime, le désir de bien faire les anime sans cesse, et, selon l'expression d'un ancien, *leur vie est tout d'une pièce*. Tels furent *Vincent de Paule*, *Howard*, *Chamousset*, *Franklin*, tel fut Antoine-Augustin *Parmentier*.

Il naquit en 1737 à Montdidier, ville qui faisait partie de l'ancienne Picardie, et qui a été féconde en

---

* Presque tous les matériaux qui composent cet éloge, m'ont été fournis par mon respectable et savant collègue, M. Boudet, intime ami de Parmentier. J'en ai peu changé la rédaction, et je n'ai d'autre mérite que de les avoir classés dans un ordre particulier.

C. DE G.

hommes célèbres. Sa famille, sans être illustre, fut très-honorable, son aïeul avait été maire de la ville, et son père avait embrassé l'état militaire.

Parmentier encore enfant resta avec un frère et une sœur à la charge de sa mère, femme d'un esprit orné et d'un grand caractère. Elle commença elle-même l'éducation d'Augustin, et le confia ensuite à un ecclésiastique respectable qui seconda parfaitement ses intentions.

Dès les premières années, Parmentier fit preuve d'une grande vivacité d'esprit, de beaucoup d'intelligence et de mémoire. Il ne tarda pas à posséder toutes les connaissances que sa mère et son précepteur pouvaient lui donner, et qui se bornèrent aux principes de la morale et de la langue latine. N'ayant point de fortune et ne pouvant suivre un cours complet d'études dans un collége, il sentit la nécessité de choisir de bonne heure un état. Son goût pour les sciences lui fit préférer la pharmacie. Il entra chez un apothicaire de Montdidier ; il s'y fit remarquer par son application et par son amabilité. Un de ses parens, M. *Simonet*, pharmacien de Paris, l'appela près de lui en 1755, et cultiva les heureuses dispositions qu'il montrait pour sa profession.

En 1757, Parmentier partit pour l'armée d'Hanovre. Le célèbre Bayen en était alors le pharmacien en chef. Cet homme habile, doué d'un tact sûr, ne fut pas long-temps sans deviner le mérite d'Augustin, sans reconnaître en lui un jugement sain, un esprit vif, des connaissances positives, l'amour de ses devoirs, une douce sensibilité, enfin toutes les qualités que le

divin Hippocrate désire dans ceux qui se destinent à l'art de guérir. Bayen, charmé d'avoir sous sa direction un sujet de si grande espérance, se promit de ne pas le perdre de vue.

Les médecins, les chirurgiens dont il avait suivi les visites, les pharmaciens sous les ordres desquels il avait été, tous ses camarades même désiraient son avancement. Il fut rapide. Le pharmacien en chef et l'intendant général de l'armée, *Chamousset*, le plus philantrope de tous les hommes, étaient de justes appréciateurs du talent. Sans vouloir compter les années de service de Parmentier, ils le firent passer par différens grades, et concoururent enfin à lui faire obtenir du ministre le titre de pharmacien en second de l'armée.

C'est à cette époque que se forma entre Bayen et Parmentier une union qui fut inaltérable, malgré la différence de leurs caractères, et peut-être même à cause de cette différence qui les rendait nécessaires l'un à l'autre.

Il régna pendant cette campagne une épidémie très funeste dans les hôpitaux militaires; mais Bayen et Parmentier se dévouèrent avec tant de soins et d'activité au secours des malades, qu'ils bornèrent les progrès de la contagion. Aussi tous les pharmaciens qui se trouvaient sous de pareils chefs et recevaient de si bons exemples, obtinrent-ils l'estime générale de l'armée. On observa que, tenus sévèrement et plus exposés que les autres officiers de santé en servant les malades, ils n'étaient jamais découragés par les dangers qu'ils couraient. Plusieurs succombaient; mais à peine

étaient-ils frappés, que leurs camarades les remplaçaient avec un zèle pareil à celui des grenadiers qui se succèdent sur la brèche, courage d'autant plus généreux qu'il était sans éclat, qu'il n'avait point, comme celui des chirurgiens sur le champ de bataille, les autorités militaires pour témoins, et qu'on ne l'excitait point par des récompenses.

Parmentier ne s'exposait pas seulement dans les hôpitaux : pendant cette guerre il fut fait cinq fois prisonnier, cinq fois dépouillé par les hussards prussiens *. Il se consola de ce malheur par l'avantage qu'il eut d'être logé à Francfort-sur-le-Mein chez *Meyer*, pharmacien de cette ville, et l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne ; il en devint l'ami, il aurait pu même en être le gendre et le successeur, s'il eût moins tenu à sa patrie. C'est chez *Meyer* qu'il étudia la pharmacie telle qu'elle se pratique en Allemagne, et qu'il se familiarisa avec la langue de ce pays.

Revenu à Paris en 1763, il suivit les cours de physique de *Nollet*, ceux de botanique de *Jussieu*, et ceux de chimie de *Rouelle*; peu de temps après il entra dans l'officine de M. *Lauron*.

En 1766, apprenant qu'on venait pour la première fois d'établir aux Invalides un concours pour la place de

---

* Quelquefois il rappelait gaîment cette mésaventure. « Ces hussards, disait-il, sont les plus habiles valets de chambre que je connaisse. Ils m'ont déshabillé plus vite que je ne » pouvais faire moi-même. Du reste, ce sont de fort honnêtes » gens. Ils ne m'ont pris que mes habits et mon argent. »

pharmacien gagnant maîtrise, il se présenta, surpassa ses concurrens et fut nommé.

Par un abus, qui sans doute avait pris sa source dans le peu de considération dont jouissaient les pharmaciens depuis qu'en 1673 Molière, dans son Malade Imaginaire, s'était égayé et avait fort amusé le public à leurs dépens; les sœurs de la charité, dont ce grand comique n'aurait pas osé attaquer les ridicules, tout aussi plaisans que ceux des pharmacopoles, avaient obtenu trois ans après le gouvernement de la pharmacie des Invalides; et comme si, en recevant l'habit et la guimpe de religieuse, elles avaient reçu toutes les connaissances nécessaires à l'art pharmaceutique, le contrat passé entre le ministre et elles, leur donnait le pouvoir de préparer et d'administrer tous les médicamens, depuis les plus simples jusqu'aux plus composés.

Par suite de cet abus, qu'il trouvait étrange, Parmentier, réduit à suivre la visite du médecin, à noter ses prescriptions, à mettre en ordre le laboratoire des sœurs grises, employait à la culture des sciences le temps que lui laissaient ces devoirs serviles. Sa docilité, sa modestie lui concilièrent l'estime et l'amitié de toutes les personnes de la maison, et même des sœurs, qui, charmées des égards qu'il avait pour elles, et fières de la réputation qu'acquérait un jeune homme qu'elles regardaient comme leur subordonné, lui vouèrent le plus grand attachement, et le traitèrent presqu'à l'égal de leur directeur.

Ce bon accord ne dura qu'autant qu'il resta dans sa

place de gagnant maîtrise, et qu'elles conservèrent l'empire qu'elles s'étaient attribué sur lui.

La haute idée qu'il donna de ses talens pendant six ans qu'il occupa cette place subalterne, détermina le gouverneur de l'hôtel, ainsi que le conseil d'administration, à demander au roi de le fixer aux Invalides, en lui accordant le brevet d'apothicaire major. Il reçut ce brevet le 18 juillet 1772. Ce changement alluma la guerre entre les sœurs grises et Parmentier. Cette querelle ridicule aurait fourni un sujet plaisant au chantre du Lutrin ou au malin auteur d'*Hudibras*. Les filles du Seigneur, voyant échapper de leur main le sceptre de la pharmacie, portent leurs plaintes amères chez les dévots, chez les évêques : elles se jettent aux pieds de la reine qui leur accorde sa protection auprès du roi. On court, on intrigue, on multiplie les sollicitations les plus pressantes : le roi fatigué cède à leur importunité, et retire à Parmentier son brevet le 31 décembre 1774, en lui accordant une pension égale aux appointemens de la place dont il le privait, et lui laissant le logement que le gouverneur lui avait donné. Cette compensation inconséquente caractérise bien la faiblesse de Louis XV, qui reconnaissait une injustice sans savoir ni la prévenir ni la réparer; de ce même prince qui disait dans son conseil-d'état : *Si j'étais ministre, tel abus n'existerait pas.*

C'est dans son cabinet, et dans le jardin qu'il cultivait, c'est en se livrant à de nombreux et utiles travaux que Parmentier se consola de la disgrâce qu'il venait d'essuyer. Il remporta le prix que l'Académie de

Besançon avait proposé sur les plantes qui pouvaient le mieux suppléer aux céréales dans un temps de disette. Il fit paraître en 1774 la traduction des Récréations chimiques de Model, enrichies de notes intéressantes, en 1778 le Parfait Boulanger, en 1780 un Traité de la Châtaigne, en 1784 un Traité du Maïs et un autre ouvrage ayant pour titre, *Méthode pour conserver les grains et les farines*; en 1786, un grand mémoire sur les avantages que la province de Languedoc peut retirer de ses grains; en 1789, un Traité sur la culture et l'usage des pommes-de-terre, de la patate et du topinambour; en 1790, un mémoire qu'il fit conjointement avec M. Deyeux, sur le lait examiné chimiquement. Ce mémoire remporta le prix proposé par la Société royale de Médecine. L'année suivante, ces deux auteurs ne furent pas moins heureux, en faisant conjointement l'analyse du sang demandée par la même Société. Tels sont les principaux ouvrages qui l'ont occupé jusqu'au moment critique de la révolution; mais on pourrait en citer d'autres moins considérables, tels sont une nouvelle édition de la Chimie hydraulique de Lagaraye, augmentée de notes; une Economie rurale et domestique mise à la portée des dames; un Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes, sur la meilleure manière de faire le pain, des mémoires sur les Semailles et les Engrais, une multitude d'articles fournis aux journaux scientifiques, etc. Trop occupé de ces objets utiles à tous les hommes, pour se livrer aux discussions politiques qui agitaient alors la France, son silence fut pris pour un désaveu des principes

démocratiques que l'on professait, et après avoir rendu tant de services au peuple français, il fut rejeté par ceux qui s'en disaient les amis. On lui fit perdre sa pension, son logement aux Invalides et les moyens de faire du bien; mais on ne tarda pas à avoir besoin de lui. Il fut envoyé à Marseille pour y rassembler les médicamens dont les hôpitaux militaires étaient dépourvus; on l'invita à s'occuper de la salaison des viandes pour la marine; enfin il entra avec Bayen, son ami et son modèle, dans le conseil de santé, pour travailler en commun à réorganiser le service pharmaceutique des armées, la pharmacie centrale des hôpitaux militaires, et à rédiger un formulaire à l'usage des médecins et des pharmaciens, ainsi qu'une instruction pour purifier l'air des salles des malades. Parmentier donna au gouvernement les moyens d'améliorer le pain des soldats et le biscuit des marins; il examina l'eau considérée comme boisson des troupes, en profitant des lumières qu'il avait précédemment acquises dans un travail qu'il avait fait sur la Seine. Bientôt on crut ne pouvoir plus se passer de cet homme qu'on avait dédaigné et mis au nombre des gens suspects, parce qu'il ne croyait pas que des factions fussent utiles à la patrie. On l'appela au conseil de salubrité du département de la Seine, au conseil général des hospices civils; toutes les sociétés savantes lui envoyèrent des diplômes; l'institut national le reçut dans son sein *, et partout il justifia le choix qu'on avait fait de lui.

---

* Voyez à la fin, la note *B*.

Envoyé avec son collègue, M. Huzard, comme député de la Société d'Agriculture de Paris à celle de Londres, il fut accueilli avec la plus grande distinction et par cette société, et par les chefs du gouvernement anglais. A son retour, il communiqua les observations importantes qu'il avait faites sur l'agriculture de l'Angleterre comparée avec celle de France. Il avait autrefois coopéré au Cours d'Agriculture de son estimable ami l'abbé Rozier, à la Bibliothéque économique, à la nouvelle Encyclopédie, à plusieurs journaux et recueils scientifiques. Vers la fin de sa carrière, il a fourni des notes précieuses pour la nouvelle édition d'Olivier de Serres; de nombreux articles au Dictionnaire d'histoire naturelle, au Nouveau Cours d'Agriculture, aux Annales de Chimie, au Bulletin de Pharmacie, etc. Il faudrait écrire plus d'un volume pour rendre compte de tous les ouvrages de ce laborieux et savant philantrope *; mais nous ne nous arrêterons qu'aux travaux auxquels il se livra pour étendre la culture et les usages de la pomme-de-terre, et pour confectionner les sirops de raisin.

On ne peut connaître le prix du service que Parmentier a rendu en propageant la culture de la pomme-de-terre, qu'en se reportant à l'époque où il commença son travail. Il y avait alors des disettes de grains assez fréquentes, et l'académie de Besançon avait proposé un prix sur les végétaux nourrissans qui peuvent rempla-

---

* Voyez la liste de ses ouvrages, à la fin de cet éloge, note *F*.

cer les céréales et les alimens ordinaires. En examinant toutes les racines et les fruits qui pouvaient concourir au but indiqué par l'académie, Parmentier avait principalement fixé son attention sur la racine du *solanum tuberosum*, et il sentit qu'elle présenterait une ressource immense pour la France, parce qu'elle est presqu'à l'abri de l'inconstance des saisons, que, moins propre que le blé à être transportée hors du canton qui la produit, elle remplacerait le froment dans les temps de disettes, et servirait de nourriture aux cultivateurs; que ceux-ci auraient plus de facilité à vendre leurs blés, et se procureraient de quoi payer le prix de leur fermage et leurs impositions.

Quand on se rappelle combien peu la culture de la pomme-de-terre était avancée à cette époque, et quel est maintenant son état de prospérité; quand on pense avec l'estimable et éloquent secrétaire de la Société d'Agriculture du département de la Seine *, qu'on récolte maintenant chaque année sur le sol français *cinquante millions d'hectolitres* de cette racine; que cette masse de substance nutritive est égale au produit de nos meilleures céréales et dans la proportion du dixième de la totalité de celles-ci; enfin qu'un si prodigieux résultat est le fruit des travaux d'un seul homme, on est saisi d'admiration, et l'on demande quelles ont été ses ressources pour faire adopter au peuple routinier une culture dont il était impossible de lui faire apprécier par le seul raisonnement tous les avantages.

---

* M. Sylvestre, membre de l'institut.

La réponse est facile. Parmentier voulait le bien, il le voulait avec toutes les facultés de son âme, il le voulait à tous les instans de sa vie. C'était un simple particulier, sans autorité, sans fortune; mais il avait une grande constance, une connaissance approfondie des hommes, il savait prendre sur eux, et surtout sur les grands, l'ascendant nécessaire pour les entraîner vers le bien; il luttait avec avantage contre les préjugés de la multitude, ne se laissait point décourager par les obstacles, et ne s'arrêtait qu'après le succès.

Après avoir étudié d'une manière particulière la culture de la pomme-de-terre, il soumet à cette culture toutes les variétés déjà connues en France au moins par les botanistes; il obtient du ministre de la marine les espèces que l'on cultive en Amérique, et lorsqu'il a fait une récolte assez considérable de ces différentes variétés, il détermine le ministre de l'intérieur à les distribuer entre tous les intendans de province, à leur donner l'ordre de les répandre chez les meilleurs cultivateurs, et à lui transmettre le compte fidèle du produit de la récolte que ces cultivateurs auront obtenue dans chaque canton.

Bientôt le ministre est instruit que les pommes-de-terre ont réussi partout; que les fermiers les ont employées avec succès à la nourriture des bestiaux; que même ils les rangent au nombre de leurs propres alimens depuis qu'ils ont vu des enfans les dérober aux pourceaux auxquels ils les avaient données cuites; enfin il sait que chacun d'eux en a conservé pour les replanter et les propager. Parmentier prévoit que le ministre,

content d'avoir contribué à cet heureux succès, ne lui refusera pas de nouveaux secours. Il le prie de demander au roi un vaste terrain dans la plaine des Sablons pour le couvrir de pommes-de-terre, il ose même former le vœu de voir Sa Majesté y tracer le premier sillon; mais ce vœu ne fut point accompli; le terrain seul lui fut accordé. Je désire, disait-il au ministre, par une opération faite en grand et avec éclat dans un sol reconnu stérile, prouver aux plus incrédules que la pomme-de-terre peut réussir dans les plus mauvais champs. Je demande ce terrain très-vaste, afin qu'il vous procure beaucoup de pommes-de-terre pour de nouvelles distributions dans les provinces; enfin en les cultivant sous les yeux des habitans de Paris, je crois qu'ils se décideront à les choisir d'eux-mêmes pour faire partie de leur nourriture.

On voit donc pour la première fois la plaine des Sablons sillonnée par la charrue. On rit de la folie du nouveau cultivateur, mais on s'en entretient. Bientôt la végétation a lieu, on s'étonne, et par curiosité l'on en suit les progrès. La fleur paraît, le cultivateur n'est déjà plus si fou. Cependant les Parisiens doutent encore du succès. Ce sont les racines, disent-ils, qu'il faudra voir : elles ne peuvent être ni si grosses ni aussi savoureuses que dans un bon terrain, et beaucoup de gens s'en assuraient. Pour augmenter cette curiosité et pourtant y mettre des bornes, Parmentier établit près du champ des gardes qui avaient ordre de ne protéger qu'à moitié la récolte. Cette mesure eut tout l'effet qu'il désirait, une partie des pommes-de-terre fut pillée, les

voleurs les trouvèrent dignes d'être cultivées, et le ministre en conserva suffisamment pour en propager la culture dans les provinces.

Si Parmentier ne put engager le roi à poser lui-même ses mains protectrices sur la charrue, il obtint au moins de ce monarque un signe éclatant de la protection qu'il accordait à la nouvelle culture. Le jour d'une fête solennelle, Louis XVI parut devant toute sa cour portant à sa boutonnière un bouquet de fleurs de pommes-de-terre *. Ce bouquet fit une heureuse impression sur l'esprit des grands, ils vinrent en foule chez Parmentier chercher des pommes-de-terre pour les cultiver, et faire servir sur leurs tables le produit de leur récolte. En donnant des instructions à ces seigneurs devenus ses élèves, Parmentier leur disait : « Ces racines » soulageront le pauvre pendant l'hiver, et lui procu- » reront à peu de frais une nourriture saine et substan- » tielle. Accoutumez-y vos vassaux par toutes sortes » de voies, *excepté par l'autorité*, mais surtout » prêchez d'exemple. Traitez les pommes-de-terre » comme un mets précieux pour la santé et l'économie; » choisissez pour les planter l'endroit le plus exposé à

---

* Ce prince eut toujours beaucoup de bonté pour Parmentier. Un jour, des auteurs se présentent chez le roi pour lui faire l'hommage de leurs ouvrages. Chaque volume est reçu par S. M. et remis aussitôt à un chambellan ; le tour de Parmentier arrivé, le roi accepte son livre, et le mettant sous son bras : *Quant à celui-ci*, dit-il, *je le garde, c'est le premier que je veux lire.*

» la vue, défendez-en expressément l'entrée, donnez » une espèce d'éclat à leur récolte, afin que chacun » puisse être témoin de son abondance.

» C'est ainsi qu'à l'aide de quelques stratagèmes » innocens, on parvient sans efforts et sans contrainte » à inspirer à l'homme le désir de faire ce qu'on veut » qu'il fasse pour son propre intérêt. »

La culture de la pomme-de-terre fut adoptée si rapidement, que cette racine parut bientôt sur toutes les tables et sous toutes les formes. Au commencement de la révolution, on sentit son importance lorsque le pain vint à manquer *. Cependant telle est la puissance des habitudes, le peuple que cette racine féculente arrachait aux horreurs de la famine, murmurait quelquefois contre Parmentier au lieu de le bénir. On allait au scrutin dans une assemblée populaire pour une place à laquelle l'estime publique semblait porter notre agronome. Ne la lui donnez pas, s'écrie un orateur de faubourg, il ne nous ferait manger que des pommes-de-terre, *c'est lui qui les a inventées!* Quel plus bel éloge pouvait-on faire de Parmentier! Quelle douce récompense de sa philantropie!

Une pensée non moins civique le détermina à per-

---

* On a calculé en Angleterre qu'un acre de terre planté en pommes-de-terre, suffisait pour procurer un repas à seize mille huit cent soixante-quinze personnes; tandis que le même terrain semé en froment, ne pouvait pas fournir ce même repas à plus de deux mille sept cent quarante-cinq personnes: d'où il suit qu'un acre de pommes-de-terre rend cinq fois plus qu'un acre de froment.

fectionner * l'art de convertir en sirop le moût de raisin, et de fournir à la classe la moins aisée de la société un sucre liquide beaucoup plus économique et presqu'aussi agréable que le sucre solide des colonies.

Dans ce travail, Parmentier se proposait plusieurs avantages, d'abord de libérer la France d'une partie du tribut que son commerce payait à l'étranger, ensuite de donner aux propriétaires de vignes du midi un moyen de soutenir le prix de leurs vins à un taux raisonnable, en employant dans les années abondantes une partie de leur récolte en sirop. Ce nouvel art rendait un grand service à l'œnologie, puisque rien n'est plus facile que de bonifier les vins des vignobles septentrionaux, en appliquant le sirop de raisin du midi aux procédés décrits par M. le comte *Chaptal*.

Le zèle, l'activité, la persévérance que Parmentier avait mis à la propagation de la pomme-de-terre, il les employa pour faire adopter la fabrication des sirops de raisin. Il fit et fit faire par ses élèves, par ses amis, de nombreuses expériences; il consacra son immense correspondance à exciter le zèle de tous les pharmaciens, de tous les chimistes. Il rédigea plusieurs instructions pour faire connaître les procédés déjà employés avec succès; ces instructions furent envoyées par le gouvernement à tous les préfets, à toutes les sociétés savantes. Il fit décerner des récompenses aux nombreux collaborateurs qu'il s'était procurés, et il finit par fon-

---

* M. Proust avait déjà fait d'heureux essais sur cet art en Espagne.

der un prix dont la Société de Pharmacie eut l'honneur d'être choisie pour juge *.

Quelques personnes accoutumées à ne regarder comme sciences que les théories brillantes, les inventions et les systèmes, ont contesté à Parmentier le titre de savant, parce qu'il n'a point fait de grandes découvertes et qu'il a borné ses recherches à des applications utiles. Ce jugement n'est pas seulement une erreur, c'est une injustice, et malheureusement elle est trop commune. On fait plus de cas de celui qui a augmenté le catalogue des végétaux de trois ou quatre variétés nouvelles, que de celui qui a propagé la culture d'une plante alimentaire, ou enrichi son pays par le perfectionnement d'un art de première nécessité. On faisait certainement du pain de bonne qualité bien des siècles avant que *Parmentier* et *Cadet-de-Vaux* ** eussent créé l'école de boulangerie; mais on le faisait par routine, et plusieurs provinces ignoraient la méthode qui seule donne les moyens de le confectionner constamment bon. On ne connaissait ni la mouture économique, ni les phénomènes de la fermentation panaire, ni les proportions convenables d'eau, de farine et de levain, ni les propriétés de différentes céréales, ni le gluten et le rôle qu'il joue dans la panification, ni la bonne cons-

---

* Ce prix a été décerné en 1813, à M. *J.-B.-Charles Siret* de Reims, élève de M. *J.-P. Boudet.*

** M. Cadet-de-Vaux, ami de Parmentier, lié avec lui par les mêmes goûts et la même philantropie, fut souvent associé à ses travaux, il eut plusieurs fois l'avantage de l'initiative dans les recherches qui leur furent communes.

truction des fours. Quand les états d'une province font frapper une médaille pour consacrer la reconnaissance qu'excitent des travaux pareils à ceux dont nous parlons, s'il n'est pas permis selon certains critiques d'en placer les auteurs parmi les savans, il est permis au moins de les mettre au nombre des bienfaiteurs de l'humanité *.

Le titre auquel Parmentier attachait le plus d'honneur, était celui de pharmacien. Son plus grand désir était que ce titre pût être le gage d'une parfaite considération; il engageait tous ses confrères à former le même souhait et à faire tous leurs efforts pour qu'il s'accomplît. Il les aimait tous, il était fier de leurs succès, il jouissait de leur bonheur.

Il voyait avec plaisir que dans les écoles de médecine chacune des parties de l'art de guérir était enseignée par un professeur qui en avait fait une étude particulière; mais il n'approuvait pas qu'on déguisât en médecins ceux d'entre les pharmaciens qu'on avait choisis pour faire les cours de chimie et de pharmacie. Il craignait qu'on n'aperçût dans l'adoption de cette mesure des restes de cette ancienne morgue qui donnait jadis aux médecins la ridicule prétention d'être seuls capables de professer dans leurs écoles.

« Soyons, disait-il, en paraphrasant un discours de » son collègue, M. *Percy*, soyons ou médecins, ou » chirurgiens, ou pharmaciens; mais n'ayons pas l'or- » gueil de vouloir exercer les trois parties de l'art de

---

* Voyez, à la fin, la note *C*.

» guérir, ce serait nous condamner à une triple médio-
» crité. Si nous avons adopté la pharmacie, restons lui
» fidèles, ne rougissons pas de son nom, forçons même
» par des talens et des vertus nos collègues les médecins
» et les chirurgiens, à abjurer pour toujours la vaine et
» méprisable dispute des préséances, à reconnaître que
» la première place appartient au plus habile, et qu'on
» ne doit traiter de subalternes que la sottise et l'igno-
» rance. »

On lui demandait un jour pourquoi Bayen s'était contenté du titre de pharmacien : C'est, dit-il, parce que Bayen était le premier pharmacien de la France, et que, suivant La Bruyère, *l'homme qui sait être un Erasme, ne doit pas désirer d'être Evêque.*

Ce n'était point par un sentiment de jalousie contre les médecins, que Parmentier manifestait une opinion aussi fière, mais par un grand amour pour son état, par un principe d'équité; car il cherchait à rendre justice à tout le monde, il aimait à distribuer la louange à ceux qu'il en jugeait dignes, qui pouvaient la mettre à profit et la rendre féconde. Il louait les hommes célèbres pour leur rendre hommage et donner envie aux autres de les imiter; il louait les jeunes gens zélés et instruits pour les engager à se distinguer de plus en plus, pour exciter dans leur âme une émulation telle qu'ils ne dussent qu'à eux-mêmes les places qu'ils voulaient obtenir; il louait les femmes, lorsque, renonçant aux plaisirs frivoles, et mettant à profit leur intelligence, elles se livraient aux soins intérieurs de l'économie domestique et rurale. Il se plaisait à encou-

rager et instruire *les bonnes ménagères*, c'est ainsi qu'il les appelait dans les avis qu'il a publiés et dans le traité qu'il a composé pour elles *.

Personne ne citait, avec autant d'exactitude que lui, les auteurs soit anciens, soit modernes, qui méritaient d'être proposés pour modèles. Il fut un des premiers et des plus ardens partisans de notre Columelle français, *Olivier de Serres* ; le premier, il secoua la poussière qui couvrait son immortel ouvrage dans les bibliothèques publiques et particulières, excepté dans celles de quelques modernes qui, sans le nommer, le mettaient souvent à contribution. Il parvint à lui restituer la grande et juste réputation dont il jouissait sous le règne d'Henri IV. Jaloux de rendre ce livre plus généralement utile, il voulait en faire une nouvelle édition enrichie de notes ; mais les principaux membres de la société d'agriculture du département de la Seine ayant formé le même projet, il se réunit à eux. Les notes qu'il leur a fournies prouvent l'étendue de ses lumières en agriculture.

Loin d'être chagriné par les succès d'autrui, Parmentier publiait avec empressement, et sous le nom de leurs auteurs, tous les faits, toutes les observations qui lui étaient adressés et qui présentaient quelqu'intérêt. Le talent modeste et le mérite malheureux n'avaient pas de plus zélé protecteur que lui.

Un jeune homme, devenu suspect au gouvernement, était retenu dans une prison d'état ; il profite de sa cap-

---

* Il fait partie de la Bibliothéque des Dames.

tivité pour travailler sur un objet d'utilité publique dont Parmentier s'occupait à la même époque. Un mémoire bien rédigé parvient à ce dernier qui, loin d'être contrarié par la rivalité, voit avec joie dans ce travail les moyens d'obliger l'auteur; Parmentier fait au ministre un rapport très-avantageux sur ce mémoire. Il fait plus, il obtient l'élargissement du prisonnier, et comme les progrès de l'art étaient son premier but, il lui remet des observations critiques pour l'aider à améliorer son travail. C'est ainsi que ce philantrope éclairé savait employer son crédit et servir à la fois les hommes utiles, la science et son pays.

Ce besoin de faire valoir les autres et d'honorer le mérite partout où il le rencontrait, est un des principaux traits caractéristiques de la vie de Parmentier. Il prenait sa source dans l'amour du bien public, qui est toujours désintéressé. On nous pardonnera d'en donner encore une preuve.

Nommé pharmacien en chef d'une armée dont le quartier général était au Hâvre, son premier soin en arrivant dans cette ville, après avoir rempli les devoirs de sa place, fut de s'informer où demeurait le savant abbé *Dicquemare*. Quel est son étonnement! ce naturaliste n'est pas connu dans la ville qu'il habite, ou du moins on ne le connaît nullement sous la qualification de savant. Nous avons bien, lui dit-on, un abbé qui porte le nom de Dicquemare; mais ce ne peut être celui que vous cherchez, c'est un fou qui passse sa vie sur le bord de la mer, à ramasser des vers, des polypes, des moules, etc.; il a même chez lui une ména-

gerie marine pour contempler sans cesse les objets de sa pitoyable curiosité. — Eh bien! messieurs, c'est précisément ce fou que je désire voir, et j'espère que bientôt il vous paraîtra sage. Parmentier le visite, examine ses collections, écoute ses observations et passe ensuite chez le général en chef qu'il savait être amateur des sciences et des arts. Il lui parle de Dicquemare avec tant d'intérêt et de charme, qu'il lui donne le plus vif désir de le connaître et d'admirer son cabinet. — Allons chez lui, dit le général. — Très-volontiers, monseigneur; mais ne trouveriez-vous pas à propos de faire cette visite avec beaucoup d'éclat, afin de déterminer par votre exemple ses concitoyens à honorer les sciences et ceux qui les cultivent; car il est bon de vous dire que l'abbé Dicquemare, malgré ses talens et ses vertus, ne jouit d'aucune considération, pas même de celle qu'on accorde au plus mince marchand de cette ville. — J'entre dans vos vues, mon ami, répond le général, et demain après la parade, j'irai chez notre naturaliste avec tout mon état-major. On juge facilement la surprise que causa aux habitans du Hâvre cette démarche honorable. Depuis cette époque, l'abbé Dicquemare fut respecté comme il méritait de l'être.

Parmentier quittait-il ses travaux, ses occupations sérieuses pour aller se distraire dans la société, ou y remplir les devoirs qu'elle impose à tout homme bien né; il y paraissait avec les grâces d'un esprit cultivé et tout le charme d'une conversation enjouée *. Il possé-

---

* Voyez à la fin de cet éloge, la note *D*.

dait surtout à un très-haut degré cette noble politesse, cette galanterie française qui caractérise la bonne compagnie.

Il se trouvait un jour à dîner chez un grand seigneur, la conversation tomba sur l'imprimerie. La dame du logis témoigne l'envie d'en voir exécuter les procédés, et accepte l'offre que lui fait Parmentier de la conduire chez un imprimeur de ses amis.

Il prévient cet imprimeur de la visite qu'il doit recevoir, et se concerte avec lui pour ménager à cette dame une surprise agréable. Elle arrive dans l'atelier; tous les ouvriers sont à leur poste. Les uns brisent des planches et remettent en casses les caractères désunis, les autres composent de nouvelles planches, celui-ci se dispose à tirer une première épreuve d'une feuille composée. Au signal donné, la presse gémit et la feuille imprimée est mise sous les yeux de la dame. Elle lit avec empressement et à haute voix ce que contenait cette feuille. C'est le portrait fort bien fait d'une femme accomplie; mais elle cesse de lire et rougit lorsqu'à la fin elle voit annoncé que ce portrait est le sien. — Ah! M. Parmentier, dit-elle, vous êtes méchant. — « Moi, Madame, point du tout! vous devez vous en » prendre au privilége qu'a la presse d'offrir les qualités » de l'esprit et du cœur, comme un miroir a la pro- » priété de reproduire les traits gracieux d'un charmant » visage ».

Cette touchante affabilité, cette délicatesse extrême s'alliaient très-bien chez Parmentier avec une grande austérité de mœurs, avec une grande sévérité pour lui-

même. Un jour un nouveau ministre, qui le connaissait et qui le croyait le premier pharmacien de l'armée, le fait venir pour le consulter sur quelques points importans du service pharmaceutique. Monseigneur, répondit-il, votre confiance m'honore; mais je dois faire observer à Votre Excellence que ceci regarde M. Bayen, mon chef. — Votre chef! Un homme de votre mérite serait subordonné! Je ne le souffrirai pas. — Vous ne gagneriez pas au change, monseigneur; M. Bayen est le pharmacien le plus distingué, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe entière. Levez le voile de modestie qui jusqu'à présent a caché ses talens à vos yeux, chargez-le du travail que vous me destiniez, et vous connaîtrez ce qu'il vaut.

Le ministre suivit, en l'admirant, ce généreux conseil, et fut si content du rapport que lui fit Bayen, qu'il le confirma dans sa place avec augmentation d'appointemens, et lui donna pour adjoint Parmentier.

Est-il beaucoup d'hommes en crédit qui se comportât avec le même désintéressement? Non, sans doute; mais aussi personne ne craignait plus que Parmentier de commettre une injustice. L'amitié même la plus tendre ne pouvait faire fléchir cette rigoureuse équité. Une place de pharmacien en chef d'une des armées vint à vaquer; voilà, lui disent les inspecteurs ses collègues, une belle occasion d'obliger un de vos amis, pour lequel nous avons aussi beaucoup d'estime, nous lui donnons nos voix. — Et moi, messieurs, répond Parmentier, je lui refuse la mienne. Sans doute il a tous les talens nécessaires à cette place; mais elle ap-

partient à M. un tel qui est un peu plus ancien que lui dans le service, et je connais assez mon ami pour être assuré qu'il applaudira au parti que je prends de consulter plutôt la justice que l'amitié.

Et en effet cet ami, digne d'un pareil témoignage d'estime, n'a point été surpris du procédé de Parmentier *; il avait déjà vu que ce chef, aussi équitable que généreux, oubliant l'ingratitude d'un de ses subordonnés pour ne songer qu'à l'ancienneté de ses services, lui avait fait obtenir un grade supérieur.

Peu de traits pareils à ceux que nous venons de citer, suffisent à la gloire d'un homme public, et la vie de Parmentier en offre mille. Chacun de ses jours était marqué par un service rendu, soit à l'état, soit à un particulier, et presque toujours à tous les deux à la fois. Tantôt il arrache un savant à la proscription en le chargeant d'une mission utile, tantôt il fait accorder à un artiste habile et indigent les fonds nécessaires pour terminer un ouvrage qui doit faire faire des progrès à l'art. Son nom semble appartenir à toutes les institutions

---

* Plus tard, cet ami étant devenu à son tour un des anciens serviteurs, Parmentier cherchait tous les moyens de l'obliger. Je l'estime tant, disait-il à quelqu'un qui lui en parlait, que s'il m'était possible de nommer mon successeur, ce serait lui que je désignerais; mais mon suffrage lui deviendrait inutile. Je suis assuré qu'il ne me succédera pas. Il a modelé son caractère sur celui de Bayen, dont il était aimé; il n'est pas propre à faire valoir ses titres, et je ne serai plus là pour les présenter et les appuyer.

de bienfaisance, à tous les établissemens philantropiques. Forme-t-on un conseil chargé de veiller à la salubrité de Paris, Parmentier le préside ; ouvre-t-on aux malheureux des asiles où la nourriture la plus saine doit réparer leurs forces épuisées, c'est Parmentier qui choisit les alimens et donne les moyens de les préparer économiquement; l'hospice de la Maternité réclame-t-il un administrateur éclairé, l'estime publique désigne Parmentier. Faut-il approvisionner les vaisseaux de l'infortuné Lapeyrouse ; faut-il assurer le service des ambulances militaires ; faut-il améliorer le pain du soldat : c'est à Parmentier que l'autorité s'adresse. Veut-on répandre les connaissances nouvelles, propager les découvertes, Parmentier paraît à la tête des collaborateurs du Cours d'agriculture, du Dictionnaire d'histoire naturelle, du Bulletin de pharmacie, des Annales de chimie. Partout où l'on se réunissait pour faire du bien, sa place était marquée d'avance.

Personne n'était plus modeste et plus simple que Parmentier dans sa vie privée; il avait cette spirituelle bonhomie qui constitue la véritable amabilité. Son regard était vif, mais affectueux; son organe doux et son expression toujours obligeante. On était à son aise avec lui, parce qu'il se mettait à son aise avec tout le monde, que sa franchise appelait la franchise, et que son affabilité conciliait tous les esprits. Quoiqu'il n'eût pas une grande fortune, sa maison fut toujours tenue avec une sorte d'opulence. Il aimait à recevoir et surtout à réunir des hommes faits pour s'estimer ou pour se servir mutuellement. Sa table, d'ailleurs frugale, était le rendez-

vous où il appelait non seulement ses amis, mais encore toutes les personnes qu'il cherchait à obliger. Quand parmi ses convives se trouvait un homme en place, un ministre, c'était près de lui qu'il plaçait les hommes utiles et modestes qui se trouvaient chez lui. Il était enchanté quand il pouvait faire asseoir un agriculteur ou un homme de lettres, à côté d'un prince, et quand il voyait celui-ci rendre justice au mérite de ses voisins. Sa table était donc pour lui un bureau de bienfaisance ou une société académique. « Je ne puis, mon ami, di-
» sait-il à un de ces nombreux jeunes gens qui lui
» étaient adressés pour être placés, vous procurer par
» moi-même ce que vous demandez; mais venez tel
» jour dîner avec moi, j'inviterai une personne qui
» pourra beaucoup pour votre affaire, et je tâcherai de
» vous la rendre favorable ».

Combien de ceux qu'il avait ainsi accueillis, fait connaître et dirigés dans leur carrière, peuvent regarder la première invitation de Parmentier comme l'époque de leurs succès! Il a donné lui-même à l'un de ses amis le secret de sa politesse réfléchie. « Les gens instruits,
» disait-il, viennent à Paris comme les femmes vont à
» la promenade pour voir et pour être vus. Tous ceux
» qui ont trouvé dans mes ouvrages quelque chose de
» relatif aux objets qui les occupent, me rendent vi-
» site soit pour me faire des observations, soit pour
» me demander des éclaircissemens. Je les invite à
» dîner : si ce sont des agriculteurs des départemens,
» je les fais trouver avec des membres de la société
» d'agriculture de la Seine; chacun expose ses pro-

» cédés, en développe les avantages ou les inconvé-
» niens ; on les compare, on propose des expériences,
» les convives me quittent contens de leur séance et
» avec l'intention de m'informer des résultats qu'ils
» auront obtenus et avec le désir d'apprendre les succès
» des autres, d'où il suit une correspondance active
» qui tourne au profit de l'art agricole.

» Si ce sont des médecins et des pharmaciens ins-
» truits que je reçois, les premiers trouvent dans
» ceux-ci plus de connaissances qu'ils ne leur en sup-
» posaient, ils avouent que la pharmacie forme une
» partie essentielle et difficile de l'art de guérir, ils
» conviennent que quelques médecins ou chirurgiens
» ont tort d'avoir des préventions contr'elle, et ils se
» quittent avec une estime réciproque, qui dispose
» les premiers à traiter les seconds avec les égards
» que se doivent des hommes également recomman-
» dables.

» Quand je considère, ajoutait-il, tout le bien que
» j'ai été assez heureux de faire par cette méthode, je
» suis tenté d'adresser à ma table des remercîmens
» semblables à ceux que *Sedaine* adressait à son habit,
» et je ne puis me dispenser d'observer qu'il ne faut
» pas être très-riche pour être très-utile ».

Sa manière d'obliger avait toujours quelque chose d'ingénieux et d'original *. Tantôt il accueillait avec une sorte de brusquerie une demande qu'on lui faisait,

---

* Voyez à la fin, la note *E*.

et semblait ôter tout espoir au solliciteur; mais il faisait secrètement toutes les démarches nécessaires pour lui faire obtenir ce qu'il désirait, et lui annonçait qu'il avait réussi, au moment où il s'y attendait le moins; tantôt il feignait avoir besoin de l'homme qu'il cherchait à obliger, et lui demandait un travail souvent inutile pour avoir le prétexte de le récompenser.

Un jour, il apprend qu'un de ses amis, accablé par le chagrin d'avoir perdu son frère, victime de la révolution, est prêt à périr lui-même, ou de sa douleur ou par les mains des mêmes assassins; il sollicite, sans le consulter un ordre supérieur qui enjoint à cet ami de le suivre dans un voyage sur les côtes de l'ouest, et de l'aider dans l'inspection qu'il doit faire des hôpitaux et des magasins militaires. Parmentier l'arrache à ses habitudes, il l'enlève, le charge de détails minuticux, le distrait par mille objets d'intérêt public, trompe ainsi sa douleur, et le rend à la santé en lui faisant acquérir des droits à la reconnaissance de l'autorité qui le regardait comme suspect et menaçait de le proscrire.

Dans ce voyage, Parmentier perdit à Montdidier une somme d'argent assez forte, qui fut quelque temps après restituée entre les mains du curé de cette ville. Ce pasteur s'empressa d'en donner avis à Parmentier, en lui demandant comment il devait la lui faire parvenir. Parmentier lui répond : « Elle est à sa destination, » monsieur le curé. C'est à Montdidier qu'en devenant » chrétien, je contractai l'obligation de secourir les mal- » heureux; cette somme appartient donc aux indigens

» de votre paroisse, et je vous prie de la leur distribuer*. »

Parmentier avait sans doute des défauts, quel homme en est exempt, mais ses défauts tenaient à ses vertus elles-mêmes.

Sa grande sensibilité lui faisait mettre souvent plus de vivacité qu'il ne voulait dans les reproches qu'il se voyait obligé d'adresser à ses subordonnés, et bientôt son extrême bonté l'avertissant qu'il avait été trop loin, il devenait trop facile à admettre une justification incomplète. Plus il avait témoigné d'indignation, plus il se calmait promptement, en sorte qu'on souhaitait presque qu'il se mît en colère, afin de rentrer plus promptement et plus sûrement en grâce avec lui.

Cependant sa sévérité n'était le plus souvent qu'une stricte justice.

Un ancien médecin, qui plus d'une fois avait oublié ses devoirs à l'armée, est appelé par les inspecteurs pour rendre compte de sa conduite. Il arrive au conseil, salue, s'assied, traite ses juges d'amis, de camarades, leur présente du tabac et entame une conversation frivole. Il ne s'agit pas de cela, dit Parmentier qui présidait, et que cette indécente familiarité révoltait,

---

* Il pensa de nouveau à ces mêmes pauvres, lorsqu'il fit son testament. L'article qui les concerne offre la preuve, non-seulement de sa charité envers les malheureux, mais encore de sa tendresse et de sa reconnaissance pour sa sœur, le voici :

Je donne aux pauvres de la paroisse du Sépulcre, à Mont-Didier, en mon nom et en celui de ma sœur, qui a si éminemment contribué par ses économies, à me permettre de faire quelques legs ; une somme de six cents francs, une fois payée.

on a porté des plaintes contre vous, Monsieur, les voici, qu'avez-vous à répondre? Le médecin serré de près et ne trouvant aucune bonne raison à donner, crut devoir payer d'audace. Il est étonnant, dit-il, que vous mettiez quelqu'importance à des rapports absurdes faits contre un homme comme moi. Je ne suis pas inspecteur, il est vrai, mais au moins vous devriez songer que je suis du bois dont on les fait. Vous, Monsieur, s'écrie Parmentier choqué de son arrogance, *vous êtes du bois dont on fait les bières*, c'est ce que prouve votre insouciance pour les malades : retournez à votre hôpital, ayez plus d'égards pour les militaires et pour les employés. Je vous réponds qu'à la première faute vous serez destitué.

Parmentier vécut célibataire. Il était fait sans doute pour être époux et père; mais souvent entouré des heureux qu'il avait faits, son cœur n'ambitionna point de plaisirs plus doux que ceux de la reconnaissance et de l'amitié.

D'ailleurs, ne devait-il pas se regarder comme le père de tous ceux qui lui devaient leur état et la vie. Quel chef eut jamais une plus nombreuse famille! Que de larmes il a séchées en arrachant tous les ans au glaive meurtrier trente ou quarante jeunes gens qu'il plaçait dans les hôpitaux militaires, et qui, pour se rendre dignes d'un tel protecteur, se distinguaient par leur zèle et leurs lumières. S'il trouvait quelques ingrats, il ne se rebutait point, et ne se vengeait d'eux qu'en leur rendant de nouveaux services.

Ce qui détermina surtout Parmentier à ne point se marier, ce fut le tendre attachement de sa sœur, qui,

veuve de bonne heure, pleine d'esprit, de raison et de sensibilité, prit les rênes de son ménage et lui prodigua toute sa vie les soins les plus touchans. Quand il eut le malheur de la perdre, elle fut remplacée par deux neveux dont l'assiduité exemplaire fait le plus bel éloge. Des fils soumis et affectueux n'ont pas pour leur père des attentions plus délicates, une vénération plus religieuse que ces dignes neveux n'en eurent pour leur oncle. Parmentier commandait ces sentimens. Il était impossible de ne pas se plaire dans sa société; il était impossible de n'y pas devenir bon comme lui et de ne pas céder à l'ascendant qu'il exerçait; car il se plaisait à associer ceux qu'il aimait à tout ce qu'il faisait, il leur communiquait ses projets, ses opinions, ses sentimens. Ses conceptions étaient rapides, son âme expansive et brûlante, il ne voyait avec indifférence rien de ce qui intéressait l'humanité. Quand il parlait d'un objet d'utilité publique, c'était toujours avec une énergie qui approchait de l'enthousiasme; mais cette chaleur n'était point due à l'imagination, son foyer était dans le cœur, et le cœur de Parmentier était celui d'un apôtre. Un orateur chrétien, en parlant de la bienfaisance d'un monarque disait, que son âme *ressentait le contre-coup de toutes les calamités publiques*. Cette phrase hyperbolique ne serait que vraie, adressée à Parmentier. En effet, l'amour du bien qui le dominait, le rendait si sensible aux malheurs de la France, qu'il perdit son repos et son bonheur dès qu'il désespéra de voir s'arrêter le torrent dévastateur qui vient de ravager l'empire.

Une affection chronique du poumon, menaçait de-

puis long-temps sa vie : elle parut prendre un caractère plus grave à mesure que les revers de nos armées augmentèrent; enfin, elle l'enleva aux sciences et à ses amis, le 17 décembre 1813, à l'âge de 76 ans.

Il vit arriver la mort lentement : il l'attendit avec un œil calme, un front serein et cette noble assurance d'une conscience pure qui ne regrette que la puissance de faire encore du bien. Dans ses dernières journées, épuisé par la douleur, respirant à peine, mais toujours soutenu par le désir, par le besoin d'être utile, il s'occupait encore de sa correspondance, il dictait péniblement à ses neveux, à ses amis, les idées qui lui venaient. « Je ne puis plus travailler, leur disait-il, et je sens » que je vais bientôt quitter la vie, mais je voudrais » faire encore l'office de la pierre à aiguiser qui sui- » vant la remarque d'Horace, ne coupe pas, mais dis- » pose l'acier à couper ».

Telle fut la fin de cet homme simple et bon, dont toute la carrière fut consacrée à des travaux importans et trop peu appréciés. On se croira peut-être équitable en le plaçant à côté de *La Quintinie*, de *Duhamel*, de *Rozier*; mais ce jugement serait sévère, et il nous semble qu'il mérite un rang plus élevé. Au surplus, quelle que soit la place que lui assignent les historiens qui ne le considéreront que comme savant, il est certain qu'il occupera la première dans la mémoire de ses collègues et de ses amis. Il s'était mis par son mérite à la tête des pharmaciens de la France, et personne n'en était jaloux, parce que l'envie est impuissante contre celui qui force tout le monde à l'aimer. Il honora la

pharmacie; ses talens la faisaient considérer, ses vertus la faisaient respecter. On a pu succéder à Parmentier; mais de long-temps on ne pourra le remplacer, parce qu'il est rare d'unir à des lumières aussi étendues, aussi variées, un zèle soutenu, une volonté ferme, une bonté inépuisable.

Si Parmentier n'avait été que pharmacien, si l'on ne pouvait le citer que comme administrateur ou agronome, il aurait toujours été un homme recommandable; mais il a su se distinguer sous ces trois titres dont un seul suffirait à sa gloire, et telle fut dans ses travaux l'égale répartition de ses facultés, qu'on ne sait sous quel rapport le louer davantage.

En considérant les efforts perpétuels qu'il fit pour le bonheur des autres, on se demande s'il fut heureux lui-même.

Cette certitude consolante est nécessaire aux cœurs reconnaissans de ceux qu'il combla de ses bienfaits. Qu'ils se rassurent, oui sans doute, il fut heureux cet homme excellent qui fit consister sa félicité dans l'allégement des peines d'autrui, qui prit l'intérêt général pour mobile de toutes ses actions, dont les utiles travaux eurent le succès qu'il en attendait, qui jouit constamment de la considération qu'il avait méritée, et qui compta des amis nombreux et sincères. Son vœu le plus ardent fut de voir la pharmacie s'élever en France à la hauteur, à la dignité des deux autres branches de l'art de guérir. Il réalisa ce vœu dans sa personne; c'est aux pharmaciens qui lui survivent, qui le regrettent et l'admirent, à perpétuer son exemple.

NOTES.

(*A*) VERS ADRESSÉS A M. DUMONT,

Peintre de l'Académie,

AUTEUR DU PORTRAIT DE M. PARMENTIER.

GRACES au talent qui t'honore,
DUMONT, nous revoyons encore,
Les traits chéris de *Parmentier*.
Chacun de nous, l'âme attendrie,
Suspend ses regrets et s'écrie :
Il n'est donc pas mort tout entier !
Cette image parfaite
Semble le ravir au tombeau,
Et si l'esprit composa ta palette,
Le cœur a guidé ton pinceau.
Quand par ton art, émule de l'histoire,
D'un savant, d'un ami, tu transmets la mémoire,
Ton sort au sien, désormais est lié,
Et tu nous as prouvé qu'on arrive à la gloire,
En travaillant pour l'amitié.

(*B*) Depuis la création des académies, il est d'usage qu'on fasse des épigrammes contre les nouveaux académiciens. Cette innocente malignité console l'amour propre de ceux qui prétendaient au fauteuil, et n'ont pu l'obtenir. A la réception de Parmentier, on fit courir l'épigramme suivante :

Cérès, pour Parmentier, vote à l'académie.
Il m'a servi, dit-elle. — Eh ! mais, ma bonne amie,
De travaux sur le blé, nous n'avons pas besoin.
Vous savez bien qu'ici nous sommes pour le foin.

D. M.

(*C.*) Les travaux de Parmentier sur la boulangerie et le pain de pommes-de-terre, qu'il présenta au roi, portèrent ombrage à son boulanger, qui crut qu'on en voulait à sa place, et il fit pour déjouer les prétendues intrigues de Parmentier, des démarches qui amusèrent beaucoup ceux qui connaissaient les vues désintéressées de ce dernier.

Lorsqu'il fit faire les premiers gâteaux de pommes-de-terre, plusieurs pâtissiers vinrent lui proposer d'acheter son procédé et de le lui payer, soit par une somme une fois comptée, soit en lui donnant un intérêt sur chaque pièce de leur fabrication. Quel fut leur étonnement, il le leur communiqua ce procédé, sans exiger la moindre récompense. Ils disaient, en s'en retournant, cet homme-là ne sera jamais riche, il n'entend point ses intérêts.

B.

(*D*) Parmentier aimait à faire saisir le ridicule des choses par un simple trait, par une réponse courte et précise. Il se tirait quelquefois d'affaire par quelques saillies d'esprit, et souvent même, il se permettait de petites espièglerie. — Je me trouvai, dit-il, pendant la révolution dans une ville qui, quoique petite, avait un spectacle ; en jetant les yeux sur l'affiche, je lus : relâche, à cause de la maladie du citoyen *Brutus*, qui devait jouer le rôle d'Arlequin. — On me propose, lui dit un jour le ministre de l'administration de la guerre, de former un conseil de santé qui ne serait composé que de médecins et de chirurgiens sans aucun pharmacien ; vous n'êtes vraisemblablement pas de cet avis, M. Parmentier ? Non, certainement, monseigneur, car j'ai à vous proposer d'exclure du conseil de santé les médecins et les chirurgiens, et de n'y admettre que des pharmaciens.

Le ministre, charmé de voir que sans s'épuiser en raisonnemens, Parmentier lui eût fait sentir l'absurdité de la première proposition par l'absurdité de la seconde, sourit et laissa les choses comme elles étaient établies.

— Une dame prie Parmentier de faire au gouverneur des Invalides, la demande de deux militaires pour garder son château ; il les obtient, prend une voiture, les fait monter dedans et part pour les aller installer lui-même. Chemin faisant, grande discussion entre ces deux braves pour le commandement du poste, chacun d'eux prétend l'obtenir, y avoir plus de droit que son camarade, j'ai fait plus de campagnes que lui, plus d'actes de bravoure, j'ai reçu plus de blessures, etc. Ils parlaient, ils criaient tous deux à la fois et de manière à assourdir Parmentier et à lui faire craindre un duel pour arranger l'affaire; mais enfin ils se déterminent à le prendre pour juge.

Mes amis, leur dit-il, il m'est extrêmement difficile de prononcer entre deux hommes dont les services sont aussi distingués; mais il est un moyen de vous mettre d'accord, c'est de vous faire tirer à la courte paille. Celui que le sort désignera aura l'avantage d'être commandant, par la grâce de Dieu, et son camarade n'aura nulle réclamation à faire. Les deux militaires adoptent ce parti, la paix est rétablie entre eux, et par suite, le château parfaitement gardé.

— Deux communes de la Bretagne éloignées l'une de l'autre de douze lieues, possédaient chacune une source d'eau minérale, et chacune prétendait avoir la meilleure. Parmentier est pris pour arbitre; il reconnaît par l'analise des deux eaux, qu'elles ont les mêmes principes, et par conséquent les mêmes propriétés; mais comme il était persuadé que le déplacement des malades contribue principalement à rendre une eau minérale salutaire, comme il désirait en outre établir entre les deux communes, la plus parfaite intelligence, il fit un rapport dont les conclusions étaient que les deux eaux étaient fort analogues, mais que les habitans de la commune A devaient aller boire l'eau de la commune B et *vice versâ*.

— Il revenait un jour de la campagne où il avait ramassé des champignons vénéneux sur lesquels il devait faire des expériences, et il rapportait aussi quelques lapins que sa sœur lui

avait recommandé d'acheter pour les avoir de garenne. Arrivé à la barrière, il ne pense pas à déclarer ces lapins, et les commis s'en emparent; remonté en voiture, il trouve le docteur Paulet, son compagnon de voyage, très-disposé à le plaisanter sur son petit accident. Ah! docteur, vous voulez rire à mes dépens. Attendez, vous n'y rirez pas long-tems. Aussitôt il retourne au bureau des commis; messieurs, leur dit-il, avec le plus grand sang-froid, vous avez retenu mes lapins, vous avez fait votre devoir, et je ne viens ni les réclamer ni vous faire des reproches, mais vous donner un avis que je crois salutaire; ces lapins sont morts pour avoir mangé des champignons vénéneux pareils à ceux que vous avez vus dans ma voiture, et sur lesquels monsieur le lieutenant de police m'a engagé à faire quelques expériences; je rapportais ces lapins pour les disséquer et voir les effets que le poison a faits sur eux; je ne vous dirai pas s'il est bien dangereux de les manger, ainsi empoisonnés; mais s'il vous arrive quelque accident, je ne veux pas avoir à me reprocher de ne vous avoir pas avertis. Je vous salue.

Monsieur, monsieur, lui dirent-ils tous à la fois, reprenez vos lapins, nous ne voulons point courir les risques d'être empoisonnés; allez les disséquer si cela vous plaît, nous ne sommes pas jaloux de faire des expériences.

Parmentier emporte ses lapins, et revenu à la voiture, il dit à M. Paulet, en les lui montrant, rions maintenant, docteur, mais rions ensemble. B.

(*E*) Parmentier mettait son bonheur à obliger. Il le faisait sans faste, sans ostentation, avec cet empressement et cette délicatesse qui doublent le prix d'un service.

Mais autant il goûtait de plaisir lorsqu'il voyait la possibilité d'être utile, autant il éprouvait de chagrin lorsque la demande qu'on lui faisait, n'ayant aucun rapport avec ses fonctions, il n'avait aucun espoir de contribuer à ce qu'elle fût accordée; et ce chagrin, il le témoignait pendant sa dernière maladie, avec

une sorte d'amertume, à ceux qui, comptant sur sa grande influence et ne connaissant pas assez sa bonne volonté, croyaient devoir insister. Il arrivait souvent qu'ils se retiraient trompés sur ses véritables sentimens, et fâchés d'avoir été adressés à un de ces êtres durs auxquels la sollicitation est importune.

A peine étaient-ils sortis que Parmentier s'écriait : que je suis malheureux de ne pouvoir faire entendre aux gens que je n'ai point autant de pouvoir qu'ils m'en supposent, et qu'ils ont tort de s'adresser à moi pour des choses qui regardent uniquement le gouvernement. Encore, si je pouvais comme autrefois faire des démarches en leur faveur ; il m'était si agréable d'user du peu de crédit que j'avais ; mais, hélas ! l'âge et la maladie ne me laissent plus la force de faire le bien, et me font jouer le triste personnage d'un homme qui ne veut pas le faire.

Devenu ensuite un peu plus calme, n'avez-vous pas trouvé, disait-il, à un de ses amis, présent à cette scène, que la personne qui vient de sortir est très-intéressante et bien digne de la place qu'elle voudrait occuper : ce serait, je crois, bien servir l'état que de faire employer un pareil sujet, que ne puis-je la dédommager de la peine que je lui ai causée par ma mauvaise humeur. Allons, dussions-nous éprouver un refus, qu'on mette le cheval à ma voiture. Il partait, il allait solliciter, il obtenait et souvent il portait lui-même à cette personne qu'il avait désespérée la commission de la place qu'elle désirait.

B.

LISTE DES OUVRAGES

DE M. PARMENTIER.

Traité de la Châtaigne. Paris, in-8°, 1770.

Mémoire sur les plantes alimentaires. Paris, in-12, 1772. Cet ouvrage a remporté le prix proposé par l'Académie de Besançon.

Examen chimique des pommes-de-terre, dans lequel on traite des parties constituantes du froment et du riz. Paris, Didot, in-12, 1773.

Récréations physiques, économiques et chimiques de Model, premier apothicaire de l'impératrice de Russie, ouvrage traduit de l'allemand, avec des observations et des additions. Paris, 2 vol. in-8°, 1774.

Méthode facile pour conserver à peu de frais les grains et les farines. Paris, brochure in-12, 1774.

Analise de la carie du froment; lue à la Société royale de Médecine en 1776, Paris, in-4°.

Avis aux bonnes ménagères des villes et des campagnes, sur la manière de faire leur pain. Paris, brochure in-8, 1777.

Le Parfait Boulanger, ou *Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain.* Paris, in-8°, 1778.

Manière de faire le pain de pommes-de-terre sans mélange de farine. Paris, 1779, imprimerie royale.

Mémoire sur les difficultés à vaincre dans l'analise des eaux minérales. Paris, brochure, 1780.

Recherches sur les végétaux nourrissans, qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les alimens ordinaires; avec de nouvelles observations sur la culture des pommes-de-terre. Paris, in-8°, 1781.

Expériences et Réflexions relatives à l'analise du blé et des farines. Paris, in-8°, 1781.

Remarque sur l'usage et les effets des champignons. Paris, brochure, 1782.

Recueil de Pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église de Saint-Eloy de Dunkerque, en 1784 (en commun avec M. Cadet-de-Vaux.)

Mémoire couronné par l'Académie de Bordeaux, sur cette question : *Quel serait le meilleur procédé pour conserver le plus long-temps possible ou en grain ou en farine le maïs (blé de Turquie, plus connu dans la Guienne sous le nom de blé d'Espagne)? Quels seraient les moyens d'en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des usages connus et ordinaires dans cette province.* Bordeaux, in-4°.

Instruction sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages, et d'augmenter la subsistance des bestiaux. Paris, brochure, 1785. Le gouvernement fit imprimer cette instruction à ses frais.

Chimie hydraulique de la Garaye, nouvelle édition, avec des notes, par *Parmentier*. Paris, in-12.

Mémoire sur les avantages du commerce des farines, substitué à celui des grains. Paris, brochure.

Mémoire (en commun avec M. Cadet-de-Vaux) , *sur les blés du Poitou.* Paris 1783.

Dissertation sur la nature des eaux de la Seine, avec quelques observations relatives aux propriétés physiques et économiques de l'eau en général. Paris, in-8°., 1787.

Vues générales sur les principales eaux minérales de France. Ibid, brochure.

Observations sur les fosses d'aisance, et Moyens de prévenir les inconvéniens de la vidange. Paris, 1787, broch. (en commun avec M. Cadet-de-Vaux.)

Mémoire sur la culture des pommes-de-terre aux plaines des Sablons et de Grenelle ; lu à la séance publique de la Société royale d'agriculture, le 19 juin 1787. Paris, idem, in-8°.

Mémoire sur le chaulage, considéré comme préservatif de plusieurs maladies du froment. Paris, id., broch. in-8°.

Mémoire sur les moyens d'augmenter la valeur réelle des blés mouchetés, idem. Par ordre du gouvernement.

Mémoire sur la manière de cultiver et d'employer le maïs comme fourrage. Idem, idem.

Avis aux habitans des villes et des campagnes de la province de Languedoc. Paris 1787, sept feuilles in-4°.

Avis aux cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle. Paris 1788, brochure.

Mémoire sur les avantages qui résulteraient pour la multiplication des animaux domestiques, d'étendre la culture en grand des racines potagères ; lu à la séance publique de la Société royale d'agriculture, le 28 novembre 1788.

Traité sur la culture et les usages des pommes-de-terre, de la patate et du topinambour ; publié par ordre du roi. Paris 1789, 1 vol. in-8°.

+ *Mémoire sur les avantages que la France peut retirer de ses grains*, considérés sous leurs différens rapports avec l'agriculture, le commerce, la meunerie et la boulangerie; avec un manuel sur la manière de soigner les blés et d'en faire du pain; le tout orné de fig. Paris 1789, 1 vol. in-4°.

Moyens pour perfectionner en France la meunerie et la boulangerie. Paris, idem, brochure in-12 (en commun avec M. Cadet-de-Vaux.)

Discours prononcé à l'ouverture du Cours de l'école de boulangerie, ibid.

Instruction sur la conservation et les usages des pommes-de-terre, publié par ordre du gouvernement. Paris, idem.

Économie rurale et domestique (formant partie de la collection de la Bibliothèque des dames). Paris, 1790, 8 vol. in-16.

Mémoire (en commun avec M. *Deyeux*), qui a remporté le prix sur cette question proposée par la Société royale de médecine: Déterminer par l'examen comparé des propriétés physiques et chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'anesse, de brebis et de jument. Paris, 1790, in-8°.

Le même, sous le titre de *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*, considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale. Strasbourg, 1799, 1 vol. in-8°.

Mémoire (en commun avec M. *Deyeux*), *sur le sang*, pour répondre à cette question: Déterminer d'après des découvertes modernes chimiques et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles, putrides, et dans le scorbut; couronné par la Société de médecine. Paris, 1791, in-4°.

Mémoire sur la nature et la manière d'agir des engrais. Paris, 1791, brochure in-8°.

Analise de la patate, lue à l'académie des sciences de Toulouse, en 1792, brochure.

Mémoire sur les salaisons. Paris, 1793, broch. in-8°.

Avis sur la préparation et la forme à donner au biscuit de mer. Paris, 1795, brochure.

Éloge historique de M. Bayen, membre de l'institut, (à la tête du recueil de ses œuvres). Paris 1798, 2 vol. in-8°., et à part, brochure in-8°.

Rapport sur le pain des troupes. Paris, 1800, brochure in-8°.

Rapports au ministre de l'intérieur, 1°. sur l'inoculation gratuite de la vaccine, aux indigens; 2°. sur les soupes de légumes, dites à la Rumfort; 3°. sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes. Paris, 1804, brochure in-8°. (les deux derniers en commun avec M. Cadet-de-Vaux.)

Instruction sur les moyens d'entretenir la salubrité et de purifier l'air dans les salles des hôpitaux militaires. Paris, in-8°., brochure.

Vues générales sur la méthode de gouverner les vins en tonneaux et en bouteilles. Paris, in-8°., chez D. Colas.

Mémoire sur les clôtures, lu à la séance publique de la société d'agriculture du département de la Seine. Paris, in-4°., brochure.

Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils, des secours à domicile. Paris, in-8°., 1807. (Cet ouvrage a eu trois éditions).

Vues générales sur l'eau considérée comme boisson des troupes. Paris, in-8°., brochure.

Instructions sur les sirops et conserves des raisins, desti-

nés à remplacer le sucre. Paris, in-8°., 1808 et 1809.

Formulaire pharmaceutique militaire, in-8°., Paris, chez Méquignon.

Traité sur l'art de fabriquer les sirops et les conserves de raisins destinés à suppléer le sucre des colonies, 1 vol. in-8°., Paris, 1811, (troisième édition).

Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisins, dans le cours de 1812, avec des réflexions générales concernant les sirops et les sucres extraits des autres végétaux indigènes. Paris, 1813, de l'imprimerie impériale.

DE LA VIE

ET DES OUVRAGES

D'ANTOINE-AUGUSTIN

PARMENTIER,

Membre de l'Institut, premier Pharmacien des armées, Inspecteur-général du service de santé, Officier de la Légion-d'Honneur, etc.

PAR J.-J. VIREY.

Fortunate senex! ergò tua rura manebunt!
Et tibi magna satis. VIRGIL. Eglog. I.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS,
Rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. St.-Germain.

JANVIER 1814.

afin de perpétuer la mémoire des hommes ordinaires, il ne reste plus, pour honorer les personnages vraiment célèbres, que le simple récit de leur vie. Présentons au monde l'un de ces éclatans modèles des vertus et de la véritable gloire, de celle qui n'a pour but que le bonheur des hommes. Nous devons trop respecter la renommée de PARMENTIER pour la discréditer par ces adulations communes à toutes les pompes funéraires: que notre voix soit toujours sincère et désintéressée! qu'elle soit empreinte du sentiment qui nous anime! malheur à qui profère le mensonge sur la tombe de l'homme de bien!

A qui réservons-nous l'illustration et les honneurs si ce n'est aux bienfaiteurs du genre humain? L'antiquité reconnaissante éleva jadis des autels aux premiers cultivateurs qui retirèrent des forêts, le sauvage vivant de racines et de glands; ils furent les fondateurs de la société civile et des Empires; et nous, hommes indifférens, nous verrions tranquillement périr l'un de ces mortels généreux qui consacrèrent leur existence à la félicité de leurs contemporains! Et ses nombreux bienfaits qui, semblables à une manne céleste descendirent par ses soins dans la cabane du pauvre, dans les asiles de la souffrance; et les monumens de sa philantropie qui ont enrichi son siècle fixeraient moins nos regards que les jeux frivoles de l'esprit ou les accens d'une muse légère! Mais sa perte laisse sentir l'absence de son auguste ministère: le malheureux a gémi de douleur à ses funérailles; et quelles louanges donnent les larmes du pauvre! Voilà le témoignage le plus digne de retentir dans la postérité; voilà peut-être le seul titre de la véritable grandeur sur la terre. Tant qu'il renaîtra des végétaux alimentaires chaque printems, ils rediront dans leurs fleurs et leurs fruits le nom de *Parmentier* aux âges à venir, comme les fleurs des prairies rappellent celui des anciennes divinités champêtres.

Cette douce et heureuse immortalité est due à cet homme

essentiellement bon, parce qu'il aima ses semblables. Ses vertus ennoblirent ses talens; en lui la science fut encore de la bonté, et s'il apprit beaucoup, ce fut pour devenir plus bienfaisant. Et moi, tiré si généreusement par lui du sein de l'obscurité, moi qui lui devais tant de reconnaissance, quels hommages ne me faut-il pas aujourd'hui rendre à sa mémoire illustre et révérée? Que ne puis-je, en l'honorant dans tous les tems, acquitter la dette la plus sacrée des cœurs! Mais ce que nous rendons à sa personne ne me fera point oublier que je dois le respect à la vérité, et un tableau fidèle de sa vie à notre siècle. On ne la connaîtrait qu'imparfaitement si nous ne considérions *Parmentier* que comme le promoteur des sciences pharmaceutiques, qui sut élever la dignité de son art à l'égal des autres parties de la médecine; il faut le voir encore tel qu'un nouveau *Columelle* ou *Olivier de Serres*, vivifiant par son zèle et par ses talens presque toutes les branches de l'agriculture et de l'économie domestique. Il faut le suivre dans les hôpitaux, dans toutes les entreprises d'utilité publique comme dans tous ses travaux pour la subsistance et le bonheur des hommes.

Antoine-Augustin Parmentier naquit le 17 août de l'an 1737, à Montdidier, ville de l'ancienne Picardie, maintenant du département de la Somme, et qui a produit beaucoup d'hommes distingués. Sa famille, honorable, n'avait cependant ni l'éclat de la fortune ni celui d'un rang élevé. Si le vrai mérite n'a pas besoin d'ancêtres, il lui faut déployer plus de vigueur pour s'agrandir par ses propres efforts. Nourri par sa mère, femme de beaucoup d'esprit et à qui la langue de *Ciceron* et de *Virgile* était familière, le jeune *Parmentier* reçut ensuite les leçons d'un ecclésiastique; mais si l'on considère que son instruction première n'avait pas reçu tout son complément dans les colléges, on ne doit pas être peu surpris de l'avoir vu appelé parmi les savans les plus recommandables de ce

siècle, s'asseoir dans le corps éclairé le plus illustre de la France.

Très-jeune encore, il commença son apprentissage chez un Pharmacien de sa ville natale, et bientôt après, en 1755, il fut appelé à Paris par M. *Simonnet*, son parent, qui y exerçait cette profession. Peu de maîtres ont le droit de se glorifier de semblables disciples qui, pour l'ordinaire, se forment d'eux-mêmes. Il nous reste peu de vestiges de cette époque de la vie de *Parmentier*, quoiqu'il soit si instructif d'épier les premières démarches d'un génie naissant, de signaler ses tentatives, ses erreurs, ses heureux succès. Né avec une ame vive et sensible, un esprit pénétrant, infatigable au travail et qui ne se récréait que par la variété de ses occupations; ses uniques délassemens étaient l'entretien de quelques amis studieux qu'il conserva toujours. On ne dit point qu'il ait consumé ses plus belles années dans les plaisirs, malgré l'effervescence de l'âge. Il était cependant aimable, galant même près des femmes; mais il retint toute sa vie, avec elles, ce ton d'élégance et de politesse qui caractérise la noblesse des sentimens et la simplicité des mœurs.

Bientôt une circonstance favorable ouvrit une nouvelle lice à cet esprit né pour de plus grands objets. La guerre d'Hanovre ayant éclaté, *Parmentier* fut employé dans l'armée française en qualité de Pharmacien en 1757. Beaucoup d'autres s'y fussent perdus. Cinq fois l'ennemi le fit prisonnier de guerre, le dépouilla de tout, même de ses habits; mais il conserva toujours, dans le malheur et les prisons, sa gaîté, son zèle à ses devoirs, son ardeur à s'instruire. Etant logé à Francfort sur le Mein, chez le savant *Meyer*, un de ces Pharmaciens habiles que l'on trouve souvent dans l'Allemagne luthérienne, il s'en fit aimer comme d'un père, à tel point que ce Chimiste lui aurait accordé sa fille et l'aurait établi dans ce pays. Mais *Parmentier* tenait trop à sa patrie; s'il en était sorti

peu instruit en chimie, il apprit beaucoup de ce Pharmacien, et étudia pareillement la langue allemande. Là sans doute prit son premier essor cette tête active et pensante qui devait reculer si loin un jour les limites de l'art qu'elle apprenait. Ce sont les voyages, c'est la nouveauté des objets qui développent dans l'ame l'énergie innée de ses forces, mais ils ne disent rien aux intelligences vulgaires.

Un jeune homme, brillant de talens et d'activité, ne pouvait pas rester inconnu. Lorsque *Chamousset*, ce sage philanthrope, visita les hôpitaux de l'armée en qualité d'intendant-général des hôpitaux, il destitua plusieurs employés qu'il avait reconnus inhabiles, mais il sut distinguer, avec *Bayen*, alors premier apothicaire des camps et armées, le rare mérite de *Parmentier*, et le fit avancer en grade. *Parmentier* conserva toujours la plus tendre vénération pour les vertus et l'humanité de *Chamousset*, mais les liens de la plus vive amitié l'unirent à *Bayen*. Il avait trouvé une ame capable de connaître et de sentir la sienne; elles devinrent désormais inséparables. Le sévère *Bayen*, plus âgé, avait le caractère stoïque, inébranlable, une exactitude austère. Observateur patient, simple, dur pour lui-même, indifférent à la gloire, il ne se pardonnait rien; il savait tout sacrifier au devoir et à la vertu. *Parmentier* plus ardent et plus tendre, avait l'ame expansive, compâtissante, il savait excuser les fautes réparables de la jeunesse; s'il était sensible à la gloire, c'était à celle de la bienfaisance, car il ne croyait pas qu'il pût en exister aucune qui ne fût utile au genre humain (1). La douceur de ses mœurs, l'éclat de son esprit, l'aménité de sa conversation lui attiraient tous les cœurs; les qualités élevées,

---

(1) Il aurait pû prendre pour devise ce vers des fables de *Phèdre* :

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.

incorruptibles de *Bayen*, la rigide fermeté de son ame, son profond savoir qu'il dérobait aux hommages du public, le faisaient respecter, même de ses supérieurs. Tous deux, devenus ensuite membres de l'Institut et du Conseil de santé des armées, ont élevé la profession de pharmacien au rang des arts les plus éclairés et les plus recommandables de la société. Quel homme, après eux, soutiendra de même la dignité de la pharmacie militaire?

La paix ramena *Parmentier* à Paris en 1763; il était déjà riche d'observations et plein du sentiment de ses forces. Il employa les premiers tems de son retour et les fruits de son économie à son instruction; alors fermentait en lui cet immense désir de se consacrer aux sciences; il suivait les cours de physique de l'abbé *Nollet*, ceux de chimie des frères *Rouelle*, dont il fut quelque tems le préparateur, et, avec *J.-J. Rousseau*, les herborisations de *Bernard de Jussieu*. Telle était l'ardeur de ses études qu'il se privait de vin et se retranchait même sur ses alimens pour acheter des livres, suivre des leçons et procurer des secours à sa mère. Cependant, ayant bientôt épuisé ses ressources, il se plaça en qualité de simple élève dans la pharmacie de M. *Loron*. Un tel sort ne promettait pas le bonheur, mais une place de pharmacien gagnant maîtrise étant devenue vacante aux Invalides, il se présente au concours, et son éclatante supériorité lui mérite la préférence sur tous ses rivaux (en 1765).

A peine entré dans ce nouveau poste, peu lucratif, mais suffisant à des besoins aussi modestes que les siens, son amabilité, son esprit vif, mais jamais satirique, le charme attaché à son naturel bon et aimant lui conquirent tous les cœurs. Il était sur-tout chéri des *sœurs* qui tenaient l'apothicairerie et servaient les soldats infirmes. Elles lui prodiguaient leurs soins, l'aidaient de ces dons obligeans, rendus plus charmans par la grâce dont leur sexe sait les accompagner. Il sut même gagner l'amitié de M. *Despagnac*,

alors gouverneur de l'hôtel des Invalides, et des autres chefs de ce noble établissement. Après avoir achevé son tems, il fut reçu maître apothicaire, mais il ne voulut pas établir une officine, et préféra de se vouer au culte des sciences dans lesquelles il commençait à rendre son nom célèbre. Il reçut un logement à l'hôtel des Invalides, et bientôt après le brévet d'apothicaire major, en 1771. Mais les sœurs, en possession d'exercer la pharmacie depuis l'origine de l'établissement, et d'après les réglemens de *Louis XIV*, s'opposèrent vivement à cette nomination, refusèrent à *Parmentier* l'entrée même du laboratoire, et obtinrent enfin qu'on lui retirerait son brévet. Cependant le roi *Louis XVI* daigna lui conserver le traitement de 1200 liv. qui y était attaché, ainsi que le logement qui lui avait été donné.

C'est vers cette époque que commence la carrière savante de *Parmentier*. Il possédait éminemment le tact exquis du vrai, le profond sentiment du bon, avec cette persévérance infatigable qui, lui faisant envisager son sujet sous toutes ses faces, l'animait à sa poursuite. Sans se rebuter par les obstacles, son ardeur redoublait lorsqu'elle entrevoyait dans son but, une utilité essentielle. D'autres hommes, sans doute, ont pu connaître aussi bien que lui les substances alimentaires; d'autres ont reculé plus loin les limites des sciences, ont fait de plus brillantes découvertes, mais leurs travaux, semblables à ces plantes rares et stériles, sont, avouons-le, plus propres à piquer une vaine curiosité qu'à concourir au bonheur de l'espèce humaine. Combien ceux de *Parmentier* sont autres! Il n'en est pas un qui ne soit empreint du cachet du bien public. *Parmentier* aima mieux être meilleur que se faire admirer par plus de profondeur ou d'érudition, sans avantage réel. Il ne prit que l'essentiel du vrai savoir; il avait sur-tout le talent de l'approprier aux objets du plus haut intérêt; il le discernait merveilleusement et en faisait des applications aussi

neuves que fécondes; c'est qu'il était dirigé par un guide sûr, par l'instinct du bien. Un simple particulier qui, de ses propres efforts, parvient à écarter la disette d'une grande nation, ne résout-il pas un problème plus difficile et bien autrement important que celui des mathématiques les plus transcendantes? Quel homme sensé n'en fera pas la différence? Ceux qui connaissent l'obstination à la routine, les préjugés de l'ignorance populaire, la malignité même de l'envie dont il faut triompher, peuvent dire ce qu'il en coûte d'habileté, de zèle, d'activité et de talens pour réussir.

Dès 1771, l'Académie de Besançon ayant proposé un prix sur *la recherche des plantes alimentaires* dont on pourrait faire usage dans les tems de disette, *Parmentier* remporta la palme à ce concours, et son Mémoire, esquisse d'un travail plus complet qu'il publia dans la suite, parut en 1772. Vers cette époque, il se livrait à la traduction des *Recréations physiques, économiques et chimiques de Model,* savant pharmacien allemand, laquelle vit le jour en 1774. Il y joignit de nombreuses additions, principalement sur l'*ergot,* maladie du seigle. On a même lieu de penser que cet ouvrage le lança entièrement dans la carrière de l'économie domestique et rurale, puisqu'on le voit ensuite publier d'année en année une foule de recherches, d'observations, d'analyses sur les grains, les farines, les maladies du froment (1), s'adresser aux bonnes ménagères, perfectionner la meunerie, la boulangerie, établir la mouture économique qui accroît d'un sixième le produit des farines. Il travaille pareillement à la conservation des grains; la nature dans ses rigueurs lui présentant l'occasion de déployer son zèle, il traite du chaulage et préserve le blé de plusieurs maladies, du *noir,* de la *carie,* de la *moucheture,* des insectes, etc.

---

(1) Voyez la *Bibliographie agronomique* (par *Musset-Pathay*). Paris, 1810, in-8°, p. 359 et suiv., chez *D. Colas.*

Il démontre les avantages du commerce des farines; il réfute *Linguet* qui supposait, avec son éloquence virulente et ses paradoxes, que le gluten du froment était mortel et très-dangereux, parce que pris seul, il avait causé des indigestions à des animaux. Appelé, avec M. *Cadet de Vaux*, par les états de Bretagne à perfectionner en cette province l'art de fabriquer le pain, on frappe une médaille d'or pour récompenser ses travaux. Les Etats de Languedoc lui témoignent, par un don honorable, leur reconnaissance pour ses observations sur les graines céréales du midi de la France. Ces occupations ne remplissant pas la brûlante activité de *Parmentier*, il reproduit la *Chimie hydraulique de Lagaraye*, il publie son *Traité de la Châtaigne* en 1780, ouvrage qualifié du titre d'excellent par les savans, et dans lequel il recherche tous les emplois de ce fruit savoureux sous les diverses formes nutritives dont il est susceptible, excepté la panification. Il y reconnaît la présence du sucre, proclamée depuis, en Italie, comme une découverte neuve. Il offre ailleurs d'utiles remarques sur l'usage des champignons; s'exerce, après *Bayen*, dans l'analyse des eaux minérales, et considère sur-tout les eaux communes sous le rapport de la salubrité pour la boisson et pour la fermentation panaire. Avant que *Parmentier* eût tourné ses vues sur la préparation de notre premier aliment, le pain était fort inégalement fabriqué, même en divers lieux de Paris; il l'était sur-tout très-mal en Languedoc, malgré l'excellence du blé de cette province. Depuis les instructions de cet illustre savant on a su faire un pain salutaire, léger, et facile à digérer. Autorisé par le gouvernement, *Parmentier* établit une école de boulangerie où il sut exciter l'industrie des divers artisans qui préparent, soit le pain, soit des pâtisseries plus ou moins délicates. Tous ceux d'entr'eux qui lui durent leur réputation et leur fortune n'en parlent encore qu'avec vénération, et il est peut-être le seul savant dont le nom soit descendu dans l'attelier

obscur de l'ouvrier, comme il s'élève avec honneur jusque dans les palais des rois.

Nous arrivons à l'une des plus glorieuses époques de la vie de cet homme aussi laborieux que modeste et bienfaisant, à celle de ses immenses travaux sur la pomme de terre. A peine cette racine était-elle cultivée en France il y a près d'un demi-siècle, à peine en nourrissait-on les animaux les plus vils; mais Parmentier l'examine, il y rencontre une fécule nutritive aussi saine qu'elle est abondante. En peu d'années il sait créer une prodigieuse subsistance qui place désormais sa patrie à l'abri des horreurs de la famine, et qui tire le malheureux des plus cruelles privations de l'indigence. Aujourd'hui cent millions de quintaux de cette racine alimentaire se multiplient chaque année dans des campagnes jadis stériles et sablonneuses, dans des jachères autrefois improductives; le dixième de la masse totale de la nourriture d'un vaste empire, ajouté à ses moyens, facilite l'accroissement de la population de quarante millions d'habitans; et cette entreprise est l'ouvrage d'un seul homme.

Il n'y parvint pas sans efforts. Comment oser offrir sur les tables les plus somptueuses de la capitale, au sein du luxe le plus raffiné, un ignoble aliment jeté dans l'étable même des pourceaux? Quelle révoltante proposition pour les grands! quelle source de raillerie pour les mauvais plaisans! Parmentier n'en est point découragé. Il représente modestement que la pomme de terre recèle une fécule pure d'une blancheur éblouissante, d'une saveur agréable, qu'on peut en former des mets délicieux de toute espèce, avec les assaisonnemens les plus exquis, le sucre, le lait (1), etc.; qu'elle se peut mêler à la farine et donner un pain délicat; qu'elle se multiplie avec une étonnante fécondité. Il en mange souvent lui-même; sa table est

(1) Elle est la base du gâteau de Savoie, sorte de biscuit très-délicat.

ornée de vingt mets tous divers, préparés avec ce précieux végétal; il les fait, avec grâce, goûter à ses amis, aux plus indifférens : la pomme de terre se prête à tous les assaisonnemens; elle donne même de l'eau-de-vie; on est surpris; on commence à croire qu'elle est utile. Parmentier se présente chez les grands, chez les ministres, les pommes de terre à la main : c'est la subsistance d'un grand peuple, c'est l'aliment du pauvre, c'est un soutien dans la misère. On l'écoute, il intéresse le patriotisme, éveille la pitié pour les malheureux. L'année 1785 survient, le blé manque, des calamités pèsent, s'étendent sur la France; il faut cultiver cette racine si dédaignée, il faut suivre les avis de Parmentier, il faut arracher des familles infortunées au fléau de la faim. Une vaste plaine, aride, inculte, s'étend près des portes de Paris, c'est celle des Sablons. Plantons-y la pomme de terre; que Paris soit témoin de la facilité avec laquelle croît cette racine dans les plus mauvais terrains; qu'il sache combien elle devient savoureuse dans le sable même. Cinquante-quatre arpens, sans engrais, sont défrichés, plantés, entourés d'un fossé. Oui, dans ces grandes circonstances, comme le disait Parmentier, il était digne de Louis XVI d'imiter ces sages empereurs de la Chine, qui, tous les ans, ouvrent le sein de la terre avec la charrue et présentent aux nations étonnées l'auguste spectacle d'un prince qui met au rang de ses plus saints devoirs le soin de nourrir son peuple. Oui, un roi laboureur serait le plus grand, le plus vénérable des humains; tels furent ces illustres Romains, qui retournaient de la pompe des triomphes à leur métairie; la terre même s'énorgueillissait d'être cultivée par leurs mains victorieuses, et les chants du cygne de Mantoue célébreront dans tous les siècles les nobles bienfaits de l'agriculture.

Parmentier connaissait les hommes et l'empire de l'exemple. Il fit engager Louis XVI à porter, un jour de cérémo-

nie, un bouquet de fleurs de pommes de terre à sa boutonnière. Aussitôt toute la cour raffole de cette plante; des seigneurs arrivent chez notre agronome, sollicitent avec instance des pommes de terre, veulent en couvrir leurs domaines; un marquis lui envoie un grand char à quatre chevaux, avec des sacs immenses; il semblait devoir répandre sur tout le globe ce présent du nouveau monde. Parmentier fait alors le mystérieux, il ne délivre à ces empressés qu'un petit sachet de ce précieux trésor avec grande difficulté; il n'en a plus, on lui en demande de tous côtés; il n'y peut pas suffire. Chacun plante avec soin cette racine, comme un végétal nouvellement arrivé d'Amérique; on l'étudie, on l'examine. Cependant celle des Sablons arrive à sa maturité. Parmentier obtient du lieutenant de police que des gendarmes en feront la garde pendant le jour seulement. C'était dans l'intention d'en faire voler pendant la nuit; le peuple n'y fit faute. Chaque matin on venait dénoncer à Parmentier les attentats commis dans les ténèbres; il en était enchanté, il récompensait libéralement les révélateurs de ces désastres, tout stupéfaits d'une joie à laquelle ils ne comprenaient rien. Mais l'opinion était vaincue, et la France s'enrichissait d'une ressource désormais impérissable (1).

Tant de travaux, qui auraient absorbé une vie ordinaire, étaient l'aliment de celle de Parmentier; il s'en délassait par d'autres occupations. L'académie de Bordeaux, connaissant le besoin d'appeler l'attention des agriculteurs sur les usages du maïs dans le midi de la France, proposa un prix sur ce sujet en 1784. Parmentier se présenta, et

---

(1) Lorsque l'infortuné *Lapérouse* partit pour son expédition autour du monde, *Parmentier* fut chargé de faire sécher une grande quantité de pommes-de-terre qui devaient servir à l'approvisionnement des deux vaisseaux. M. le sénateur comte *François de Neufchâteau* a proposé de nommer la pomme-de-terre, *solanée parmentière*, et ce nom a été adopté par tous les zélés agriculteurs.

son mémoire, si riche en observations neuves alors, en procédés utiles, fut couronné. Dès ce tems, il avait vu que ce végétal contenait du sucre. Outre ses savantes *Recherches sur les végétaux nourrissans*, publiées en 1781, il avait aperçu l'avantage de l'emploi du maïs en fourrage, et de diverses racines potagères pour élever à peu de frais un grand nombre de bestiaux, principe de toute bonne agriculture. La patate, le topinambour, d'abord confinés dans les jardins de botanique, devinrent l'objet de ses soins, ainsi que la carotte, le navet, le panais, la betterave, maintenant cultivés en grand dans les exploitations rurales les plus florissantes de la France. Mais c'est sur-tout dans son *Economie Rurale et Domestique*, qui fait partie de la Bibliothèque des Dames, que *Parmentier* s'occupe, avec de charmans détails, des soins des oiseaux de basse-cour, qu'il trace les aimables portraits d'une bonne fermière et d'une laitière, en donnant les préparations du ménage qui concernent les femmes. La Société royale de Médecine proposant, en 1790, l'examen et l'*analyse chimique du lait*, MM. *Parmentier* et *Deyeux* remportèrent le prix; ils ont beaucoup étendu depuis leur premier ouvrage, et l'ont rendu classique sur cet important sujet. L'année suivante ils reçurent également en commun le prix sur l'*analyse du sang*, proposé par la même Société. Des mémoires sur les semailles, sur les engrais, l'analyse de la patate honorent encore ce tems; mais les funestes secousses de la révolution vinrent porter le trouble dans une existence consacrée toute entière à l'amour du bien public.

Le zèle de *Parmentier* est alors méconnu; la tourbe plébéienne, dans son inconstance, rejète son bienfaiteur, l'accuse d'*avoir fait des pommes de terre pour l'en nourrir* (1). Il perd sa place aux Invalides et ses anciens titres

(1) Nous ne devons cependant pas taire que le 7 juillet 1793, M. *Silvestre*, secrétaire de la Société d'agriculture et membre de

qu'il tenait du gouvernement renversé par l'anarchie. Il avait été nommé à la survivance de *Bayen*, et devait être appelé à la commission de santé des armées; mais pour le soustraire à la haine du parti dominant, qui ne lui pardonnait ni sa renommée, ni son attachement au monarque infortuné dont il avait reçu des bienfaits, on obtint de l'envoyer rassembler à Marseille et dans le midi de la France les médicamens nécessaires pour les pharmacies militaires. Revenu dans des tems plus calmes, il oublie ses malheurs, s'occupe de l'amélioration des *salaisons des viandes* pour la marine à Honfleur, et du *biscuit de mer*, par ordre du gouvernement. Il enseigne même à préparer ce biscuit avec la pomme de terre. Entrant alors au conseil de santé avec *Bayen*, et lui succédant à sa mort, *Parmentier* se livre à de nombreux travaux administratifs; il fait retirer quinze livres de son par quintal de la farine employée pour le pain des troupes. Cette réforme si salutaire, et qui tarit la source de tant d'abus, a donné depuis ce tems un pain plus substantiel et plus sain au soldat. *Parmentier* examine ensuite l'eau considérée comme boisson des troupes; il concourt avec le comte de *Rumford* à l'établissement des soupes aux légumes; ailleurs il propage des instructions pour purifier l'air des salles des hôpitaux. Envoyé par la Société d'agriculture de Paris, avec M. *Huzard*, en Angleterre, à la paix d'Amiens, pour renouveler les relations amicales d'instruction et de lumières avec celles de Londres, il reconnaît que l'usage général des clôtures est l'une des causes de l'état florissant de la culture dans cette île fameuse. On le nomme président du conseil de salubrité de Paris, et son ardente sollicitude ne néglige aucune occasion de se signaler, en écartant de cette populeuse cité tout ce qui peut nuire à la santé de ses habitans. Enfin,

---

l'Institut, prononça au Lycée des arts une éloquente apologie des travaux de *Parmentier*, et lui fit décerner une couronne civique.

appelé au conseil général des hospices, il publie le *code pharmaceutique* qui règle leurs préparations médicamenteuses, et il améliore les vins médicinaux.

Indépendamment de ces ouvrages particuliers, on l'a vu coopérer au *Cours complet d'Agriculture* du savant et estimable abbé *Rozier*, à la *Bibliothèque physico-économique*, à la partie de l'économie domestique de la nouvelle Encyclopédie, aux principaux journaux qui traitent de cette branche des sciences, aux *Annales de Chimie*, etc.; mais sans nous arrêter, soit à la nouvelle édition d'*Olivier de Serres*, soit au *Dictionnaire d'histoire naturelle* et aux *Nouveaux Cours d'agriculture*, dans lesquels il a consigné tant d'observations, fixons un instant nos regards sur la principale occupation de ses dernières années.

Dès le commencement de ce siècle, *Parmentier* s'était engagé dans des recherches sur les vins et les divers produits de la vigne avec MM. *Chaptal* et *Dussieux*. Plusieurs fois il avait parlé des raisinés, du moût cuit et des conserves de raisin. M. *Proust* ayant retiré une sorte de sucre des raisins, *Parmentier* comprit aussitôt l'intérêt et l'immense avantage de cette ressource territoriale qui devait en partie nous affranchir du tribut payé aux colonies d'Amérique. Son zèle s'enflamme, il proclame en tous lieux l'excellence du sirop de raisin, plus sucrant sous cette forme qu'à l'état concret. Il renouvelle ses instructions; il les propage sur-tout sous les beaux cieux du midi de notre France; ses conseils, ses soins, son influence créent des établissemens pour la fabrication en grand de ces sirops; il en introduit l'usage dans l'économie domestique sous les formes les plus variées et les plus agréables; il intéresse le gouvernement à ces entreprises patriotiques : le dirai-je? portant lui-même ce sirop, il en poursuit les grands, les ministres; il s'avance jusqu'au pied du trône, ce sucre du pauvre à la main, et obtient d'un grand monarque la faveur de le faire ap-

prouver (1). Tantôt il décerne des récompenses, tantôt il offre la douce amorce de la renommée, en publiant le nom, la louange de tous ceux qui concourent à fabriquer, employer, propager ces doux produits de la vigne. Quoique septuagénaire, la vieillesse ne ralentit pas son ardeur, il semble revivre dans des travaux où il se complaît. Il communique son enthousiasme à tout ce qui l'environne; les journaux en retentissent par ses soins, la presse multiplie les détails des procédés de fabrication de ce sirop, et jusques dans ses derniers jours, dans les douloureuses angoisses de la mort, nous l'avons vu entretenir ses pensées de nouvelles applications de ce liquide sucrant aux usages de la vie. Combien n'a-t-il pas apporté de consolations à l'indigent infirme? Combien n'a-t-il pas diminué l'exportation du numéraire pour l'achat du sucre? Combien n'a-t-il pas créé de moyens de perfectionner les vins acerbes du nord de la France, par cette étonnante persévérance? Qu'une basse envie ne voye dans ces honorables travaux que la manie d'un vieillard ou les travers d'un homme d'esprit; de toutes les parties de la France, ou plutôt de l'Europe, de la chaumière du vigneron, de la ferme du laboureur, comme du sein des cités, j'entends s'élever cette grande voix de la vérité et de la reconnaissance, qui porte le nom de *Parmentier* à la postérité la plus reculée.

Que si nous parlions au nom de tous ceux qui exercent l'art pharmaceutique, de tous les pharmaciens des armées dont il fut, d'un commun accord, proclamé le *père*, si nous le considérions comme créateur du *Bulletin de Pharmacie*, comme propagateur de toutes les belles connaissances, quel concert d'admiration et de louanges ne l'élèverait pas à une brillante apothéose! Mais son ame modeste serait

---

(1) *Voyez* le Moniteur, en 1810, et les autres journaux de cette époque.

embarrassée de ces honneurs. Celui qui toute sa vie aima mieux être chéri qu'admiré, songea moins à sa gloire qu'à l'utilité publique. C'était l'unique but de ses écrits, c'est pour y parvenir qu'il reproduisait, sous mille formes attrayantes, les mêmes instructions, afin de les faire goûter de tous les esprits, afin de les inculquer dans les intelligences les plus bornées, afin de les populariser. Il n'eût pas craint de se ravaler au niveau du bas peuple, s'il l'eût cru nécessaire à ses vues de bien public. Il n'appartient qu'à des cœurs vraiment dévoués à l'humanité d'apprécier dignement le mérite d'un tel sacrifice.

Si, comme homme, il a quelquefois payé tribut à la faiblesse de notre nature (et les plus grands des humains n'en sont pas exempts), si la vivacité de son zèle lui suscita quelques obscurs détracteurs, aucun n'osa du moins attaquer la pureté de ses vues et l'excellence de son cœur. Sa tête vénérable ornée depuis long-tems de cheveux blancs, et qui retraçait quelqu'image de celle du bon *La Fontaine*, imposait le respect. Facile, communiquant, simple, affable à tous et sans faste, il avait une manière particulière de rendre service. D'abord il désespérait le solliciteur, témoignant par un chagrin amer sa crainte de ne pouvoir pas réussir, il ne voulait rien promettre; on s'en allait désolé; le bon *Parmentier* prenait aussitôt l'affaire à cœur, il obsédait les ministres, les grands, obtenait souvent, et plein de joie, mais grondant encore, il apportait lui-même le brévet, la décision favorable qu'on avait demandée. On se croyait très-reconnaissant envers lui; point du tout, c'était lui-même qui s'attachait par ses bienfaits, et jamais personne plus que lui n'aima ceux qu'il avait obligés. Sa table, toujours ouverte, même aux étrangers, était encore une sorte de bureau de bienfaisance. Très-libéral, quoique peu riche, il donnait beaucoup. Par son testament, il a fondé un prix et laissé à ses amis des gages de son tendre

souvenir (1); son caractère était sensible, quelquefois brusque; mais personne ne lui a connu de fiel; il a loué jusqu'à ses ennemis, et ce qui est particulier à lui seul, tous ceux qui concouraient au même but d'utilité générale. Il animait de son ardeur les sociétés d'agriculture, de pharmacie, il accueillait, il vivifiait tout. S'agissait-il de bien faire? il prenait feu; plus d'une fois on l'a vu s'enflammer d'indignation par pur zèle de générosité. Négligeant sa fortune, il parcourut divers cantons de la France pour y établir de bonnes méthodes de culture, pour y distribuer à ses frais des semences potagères, et pour y visiter les hôpitaux.

Parmentier ne fut jamais marié. Dans un âge avancé, sa sœur, femme de beaucoup de sens et d'esprit, demeurait avec lui. Il laisse deux neveux estimables et d'autres parens qui déplorent sa perte. Agé de 76 ans et cinq mois, il est mort le 17 décembre 1813, à la suite de la même affection chronique des poumons, qui avait déjà enlevé sa sœur. Sa taille était élevée, son teint vif et coloré, sa complexion sanguine et nerveuse; il n'avait guères été malade dans sa vie que de l'asthme (2).

Ses derniers regards ont désiré le bonheur de sa patrie et de ses nombreux amis, des pleurs véritables ont arrosé son cercueil. Si du sein de l'éternité, cette ame vénérée prend encore de l'intérêt à ce qu'elle aima sur la terre,

---

(1) Voici la copie littérale de l'article dans lequel il fait un legs aux membres composant la société de ce Journal. « Je donne aux Rédac- » teurs du *Bulletin de Pharmacie*, qui concourent si directement et si » essentiellement aux progrès et à l'honneur de leur utile profession, un » ouvrage, à leur choix, de médecine, chimie et histoire naturelle, » pourvu toutefois qu'il n'excède pas huit volumes. »

(2) Ouvert à sa mort, on a trouvé tous ses organes sains excepté les poumons dont le lobe droit, partout adhérent à la plèvre, était presque complètement désorganisé; le lobe gauche, moins endommagé, n'adhérait que par sa portion supérieure.

qu'elle entende les tristes regrets de ses amis!..... Nobles bienfaiteurs de l'humanité! hommes généreux de tous les siècles et de toutes les contrées! venez rendre les honneurs funèbres à l'un de vos semblables; que sa tombe soit couronnée de fleurs immortelles! que les infortunés retrouvent sur elle l'espérance d'une meilleure destinée! Lorsque dans les âges à venir, le voyageur recherchera sur les rives de la Seine les ruines d'une cité magnifique et populeuse, qu'il s'arrête à ce champ de mort (1) avec un respect religieux; qu'il lise avec attendrissement ces simples mots sur une pierre tumulaire : CI-GÎT PARMENTIER, IL AIMA ET IL ÉCLAIRA LES HOMMES; MORTELS, BÉNISSEZ SA MÉMOIRE. (2)

---

(1) Le cimetière du Père Lachaise.

(2) Une lettre des Pharmaciens de la Grande Armée, adressée à M. *Boudet* oncle, par M. *Gérard* l'un des Pharmaciens principaux, annonce l'intention dans laquelle ils sont tous d'ériger à leurs frais un monument en marbre sur la tombe de M. *Parmentier*, pour donner à sa mémoire, à sa famille, à ses collègues et à ses amis une preuve de dévouement et de reconnaissance pour sa personne. Tous témoignent les plus touchans regrets de sa perte. Cette proposition honorable sera sans doute accueillie par tous les Pharmaciens civils et militaires de la France, avec un vif enthousiasme.

Éloge de M. A. A. Parmentier
membre de l'Institut

par M. Cuvier

Extrait du recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut.

Eloge de M. A. A. Parmentier,
lu à la séance publique de l'Institut
de France du 9 Janvier 1815
par M. le Chr. Cuvier, membre de
l'Institut &c.

Antoine Augustin Parmentier naquit à Montdidier, en 1737, d'une famille bourgeoise établie depuis longtems dans cette ville, où elle avait rempli des charges municipales.

La mort prematurée de son père, et l'exiguïté de la fortune qu'il laissa à une veuve et à trois enfans en bas âge, réduisirent la première instruction de Parmentier à quelques notions de latin que lui donna sa mère, femme d'esprit et plus instruite que la plupart de celles de sa condition. Un honnête ecclésiastique s'était chargé de développer ces premiers germes, dans l'idée que ce jeune homme pourrait devenir un sujet précieux pour la religion; mais la nécessité de soutenir sa famille le contraignit bientôt à choisir un état qui pût lui offrir de

des ressources plus prompts : il fut donc obligé d'interrompre l'étude des lettres, et sa vie laborieuse ne lui a plus permis d'y revenir complètement, ce qui explique comment ses ouvrages, si importans par leur utilité, n'ont pas toujours l'ordre et la précision que de bonnes études et un long exercice peuvent seuls donner à un écrivain.

Il entra en 1755, chez un apothicaire de Montdidier, pour y commencer son apprentissage, et vint l'année suivante, le continuer chez un de ses parens qui exerçait la même profession à Paris. Ayant montré de l'intelligence et de l'application, il obtint en 1757, d'être employé comme pharmacien dans les hôpitaux de l'armée d'Hanovre. Feu M. Bayen, l'un des membres les plus distingués que cette étude ait possédés, présidait alors à cette partie du service. On sait qu'il n'était pas moins recommandable par l'élévation de son caractère que par ses talens. Il remarqua les dispositions et la conduite régulière du jeune Parmentier, le rapprocha de lui, et le fit connoître à M. de Chamorel, intendant général des hôpitaux, que son active bienfaisance a rendu

si celebre, et à qui Paris et la France doivent tant d'utiles établissemens. C'est dans la conversation de ces deux excellens hommes que M. Parmentier puisa les idées et les sentimens qui ont depuis inspiré tous ses travaux

Il en apprenait deux choses également ignorées de ceux pour qui ce serait le plus un devoir de les connoître. l'étendue, la variété des misères auxquelles il serait encore possible de soustraire les peuples, si l'on s'occupait plus sérieusement de leur bien être, et le nombre et la puissance des ressources que la nature offrirait contre tant de fléaux, si l'on voulait en répandre et en encourager l'étude.

Les connoissances chimiques, nées en allemagne, y étoient encore en ce tems là, plus répandues que parmi nous; on y en avait fait plus d'applications: les nombreux petits souverains qui se partageaient ce pays, avoient donné des soins particuliers à l'amelioration de leur principautés, et le chimiste, l'agronome, l'ami des arts utiles, trouvoient également à y apprendre

M. Parmentier stimulé par ses vertueux Maîtres, profita avec ardeur de ces sources

d'instructions. Quand son service l'arrêtait dans quelque ville, il visitait les fabriques les moins connues parmi nous; il demandait aux pharmaciens habiles la permission de travailler dans leur laboratoires. A la campagne il observait les pratiques des fermiers; il notait les objets intéressants qui le frappaient dans ses marches à la suite de la troupe, et il ne lui manqua aucune occasion de voir dans tous ces genres des choses bien variées, car il fut cinq fois fait prisonnier et transporté en des lieux où ses généraux ne l'auraient pas conduit. Il apprit même alors, par sa propre expérience, jusqu'où peuvent aller les horreurs du besoin, instruction nécessaire peut être pour allumer en lui, dans toute sa force, ce beau feu d'humanité dont il a été enflammé durant sa longue vie

Cependant avant de faire usage des connaissances qu'il avait acquises, et de songer à améliorer le sort du peuple, il fallait qu'il songeât à rendre le sien un peu moins précaire

Il revint donc, à la paix de 1763, dans la capitale, et y reprit, dans un ordre plus

scientifique les études relatives à son art, les cours de Nollet, de Rouelle, et d'Antoine et de Bernard Jussieu étendirent ses idées et l'aiderent à y mettre plus de methode. Il acquit sur toutes les sciences physiques une instruction variée et solide, et une place inférieure d'apothicaire étant venue à vaquer aux Invalides en 1766, il l'obtint à l'unanimité des voix, après un concours vivement disputé. Son existence fut ainsi assurée, et ne tarda pas à devenir assez heureuse. Les administrateurs de la maison, voyant que la conduite justifiait ce que le concours avait annoncé, déterminerent le Roi en 1772, à le charger en chef de l'apothicairerie; recompense qu'un incident imprevu rendit plus complette qu'on ne l'avait voulu et qu'il n'avait osé l'espérer.

La pharmacie des Invalides était dirigée depuis l'origine de l'établissement, par des sœurs de charité: ces bonnes filles qui avoient beaucoup chargé la jeune Parmentier tant qu'il n'avait été en quelque sorte que leur garçon, trouverent fort mauvais qu'on voulut le mettre

à leur niveau ; elles jetèrent tant de cris, elles firent mouvoir tant de ressorts, que le Roi lui même fut obligé d'en user, et, après deux années de controverse, il fut pris cette décision singulière, que M. Parmentier continuerait de jouir des avantages de sa place, mais qu'il ne s'ingérerait plus à en remplir les fonctions.

C'était le rendre tout entier à son zèle pour les recherches d'utilité générale, et depuis ce moment il ne les interrompit plus.

La première occasion de publier quelques résultats lui avait été offerte en 1771, par l'académie de Besançon. La disette de 1769 avait apporté les regards des administrateurs et des physiciens sur les végétaux qui pourraient suppléer aux céréales, et l'académie avait fait de leur histoire l'objet d'un prix que M. Parmentier remporta. Il chercha à prouver dans sa Dissertation, que la substance nutritive la plus utile des végétaux est l'amidon, et montra comment on peut le retirer des racines et des semences de plusieurs plantes indigènes, et le dépouiller des principes acres et vénéneux qui

l'attirent dans quelques unes; il indiqua aussi les mélanges qui peuvent aider à convertir cet amidon en un pain supportable, ou du moins en une sorte de biscuit propre à être mangé en soupe. (1)

Sans doute on pourrait en certains cas, tirer quelque parti des procédés qu'il propose; mais comme la plupart de ces plantes sont sauvages, peu abondantes, et qu'elles coûteraient plus que le blé le plus cher, une famine absolue pourrait seule engager à les employer.

M. Parmentier s'apperçut aisément qu'il était plus sûr de disposer l'agriculture et l'économie domestique de façon qu'une famine, et même une disette, devinssent impossibles; et c'est dans cette vue qu'il mit tous ses soins à recommander la pomme de terre, et qu'il combattit avec constance les préjugés qui s'opposaient à la propagation de cette racine bienfaisante.

La plupart des botanistes et Parmentier lui-même, ont cru, d'après Gaspard Bauhin, (2) que la pomme de terre nous est venue de

(1) Mémoire qui a remporté le prix sur cette question: indiquer les végétaux qui pourroient suppléer en temps de disette à ceux qu'on emploie communément à la nourriture des hommes? Paris Knapen, 1779 in 12.

(2) ~~Bodman~~ Prodrom. p. 89.

rc cm

Virginie vers la fin du 16e Siècle, et c'est au célèbre et malheureux Walther Raleigh qu'ils attribuent communément l'honneur de l'avoir donné à l'Europe. Je trouve beaucoup plus probable qu'elle a été apportée du Pérou par les Espagnols. Raleigh n'alla en Virginie qu'en 1586; et nous pouvons conclure du témoignage de Clusius (1) que dès 1587 la pomme d'terre devait être commune dans plusieurs parties de l'Italie, et qu'on l'y donnait déjà aux bestiaux: ce qui suppose au moins quelques années de culture.

Ce Végétal a d'ailleurs été indiqué dès la fin du 15e Siècle, par les premiers écrivains Espagnols (2) comme cultivé aux environs de Quito, où on l'appelait papas et où l'on en préparait plusieurs sortes de mets. Enfin, ce qui semble complettes toutes les preuves désirables, Banister et Clayton, qui ont fait de grandes recherches sur les plantes indigènes de Virginie, ne mettent point la pomme d'terre de ce nombre, et Banister dit même expressément qu'il l'y a cherchée en vain pendant 12 années (3) —

(1) Rarior. lib. 4. pag. 79

(2) Sieur Cieca, Acosta, &c

(3) Morison, hist. plant. exot. III 522

tandis que Dombey l'a trouvée à l'état sauvage dans toutes les Cordillières, où les Indiens en font encore aujourd'hui les mêmes préparations qu'au temps de la découverte.

Lorsque j'ai pu venir à bien que la Virginie produit plusieurs autres plantes à racines tubéreuses, que des descriptions incomplètes auront fait confondre avec la pomme de terre. Bauhin pris en effet pour elle la plante nommée OPENAXIK par Thomas ~~Harriot~~ Harriot. Il y a aussi en Virginie des patates ordinaires; mais l'auteur anonyme de l'histoire de ce pays dit positivement qu'elles n'ont rien de commun avec la patate d'Irlande et d'Angleterre, qui est notre pomme de terre.

Quoiqu'il en soit, cet admirable végétal fut accueilli fort diversement par les peuples de l'Europe. Il paraît que les Irlandais entrèrent parti les premiers; car nous voyons de bonne heure les pommes de terre désignées sous le nom de patates d'Irlande: mais en France on commença par les proscrire. Bauhin rapporte que de son temps l'usage en avait été défendu en Bourgogne, parce qu'on s'était imaginé qu'elles devaient donner la lèpre.

On ne se persuaderait jamais qu'un végétal si sain, si agréable, si productif, qui exige si peu de manipulations pour servir à la nourriture, qu'une racine si bien garantie contre l'intempérie des saisons, qu'une plante en un mot, qui par un privilège unique réunit manifestement tous les genres d'avantages sans autre inconvénient que celui de ne pas durer toute l'année, mais qui doit à ce défaut même un avantage de plus, celui de ne point donner de prise à l'avidité des accapareurs, ait pu avoir besoin de deux siècles pour vaincre des préventions puériles. Cependant nous en avons encore été les témoins. Les anglais avaient rapporté la pomme de terre en Flandre pendant le règne de Louis XIV; elle s'était propagée ensuite, mais faiblement, dans quelques parties de la France: la Suisse l'avait mieux accueillie et s'en trouvait très bien; plusieurs de nos provinces méridionales en avaient planté, d'après son exemple, à l'époque de ces disettes qui se répétèrent plusieurs fois dans les dernières années du règne de Louis XV. Turgot surtout

la multiplient dans le Limousin et dans l'Angoumois, dont il était Intendant; et l'on pouvait espérer que bientôt le Royaume pourrait pleinement de cette nouvelle branche de subsistances, lorsque quelques vieux médecins renouvelèrent contre elle les inculpations du 16e Siècle. Il ne s'agissait plus de lèpre mais de fièvres. Les disettes avaient produit dans le Médi quelques épidémies, qui s'avisa d'attribuer au seul moyen qui existât de les prévenir. Le contrôleur général se vit obligé de provoquer, en 1771, un avis de la faculté de médecine, propre à rassurer les esprits.

Mr Parmentier qui avait appris à connaître la pomme de terre dans les prisons d'Allemagne, où il n'avait eu souvent que cette nourriture, seconda les vues du Ministre par un examen chimique de cette racine (1) où il montrait qu'aucun de ses principes n'est nuisible. Il fit mieux encore: pour apprendre au peuple à y prendre goût, il en cultiva en plein champ, dans des lieux très fréquentés, les faisant garder avec appareil pendant le jour seulement, beaucoup quand il apprenait qu'il avait excité

(1) Examen chimique des pommes de terre. Par Paris, Didot 1773 in 12. et ouvrage économique sur les pommes de terre. Par Paris Monory 1774. c'est la même édition avec un autre titre.

ainsi à ce qu'on lui en volait quelques unes pendant la nuit. Il aurait voulu que le Roi, comme on le rapporte des Empereurs de la Chine, eut traité le premier sillon de son champ : il en obtint du moins de porter, en pleine cour, dans un jour de fête solennelle, un bouquet de fleurs de pommes de terre à la boutonnière, et il n'en fallut pas d'avantage pour engager plusieurs grands Seigneurs à en faire planter. Il n'est pas jusqu'à l'art de la cuisine raffinée que les Parmentiers voulut aussi contraindre à venir au secours des pauvres en Sexpérimentant sur la pomme de terre ; car il prévoyait bien que les pauvres n'auraient pas assez de pommes de terre en abondance que lorsque les riches Saurait qu'elles pouvaient aussi leur fournir des mets agréables. Il a pu aussi avoir donné un jour un dîner entièrement composé de pommes de terre, à vingt sauces différentes, où l'appétit Se soutenait à tous les Services.

Mais les ennemis de la pomme de terre, hors d'état de prouver qu'elle fait du mal aux hommes, ne Se tinrent pas pour battus ; ils prétendirent qu'elle en fesait aux champs, et les rendait stériles.

S'il y avait toute apparence qu'une culture qui aide à nourrir plus de bestiaux et à multiplier les engrais, peut jamais en résulter épuiser le sol; il faut encore répondre à cette objection, et considérer la pomme de terre sous le point de vue agricole.

M. Parmentier reproduisit donc, sous diverses formes, tout ce qui regardait sa culture et ses usages, même pour la fertilisation des terres; il ne se lassait point d'en parler dans des ouvrages savans, dans des instructions populaires, dans des journaux, dans des dictionnaires de tout genre (*)

Pendant 40 ans il n'a pas manqué aucune occasion de la recommander; chaque mauvaise année était même pour lui une sorte d'auxiliaire dont il profitait avec soin pour rappeler l'attention sur sa plante chérie. C'est ainsi que le nom de ce végétal bienfaisant et le sien sont devenus presqu'inséparables dans la mémoire des amis des hommes; le peuple même les avait unis, et ce n'était pas toujours avec reconnaissance?

(*) Recherches sur les végétaux nourriciers qui dans les temps de disette, peuvent remplacer les alimens ordinaires, avec des nouvelles observations sur la culture des pommes de terre. Paris. imp. royale, 1781. in 8°.

à une certaine époque de la révolution l'on proposait de porter M Parmentier à quelque place municipale; un des votans s'y opposait avec fureur : Il ne nous fera manger que des pommes de terre, disait-il : c'est lui qui les a inventées

Mais M Parmentier ne demandait point les suffrages du peuple : il savait bien que ce serait toujours un devoir de le servir; mais il savait également que, tant que son éducation restera ce qu'elle est, c'en sera souvent un aussi de ne le pas connaître. Il ne doutait point d'ailleurs qu'à la longue le bien finit par être apprécié; et en effet, l'un des bonheurs de sa vieillesse a été le succès presque complet de sa persévérance. La pomme de terre n'a plus que des amis, écrivait-il dans un de ses derniers ouvrages, même dans les cantons d'où l'esprit de système et de contradiction semblait la vouloir bannir pour jamais.

Cependant M Parmentier n'était pas de ces esprits étroits, exclusivement épris d'une idée; et les avantages qu'il avait reconnus à la pomme de terre, ne lui faisaient point négliger ceux qu'offraient les autres végétaux. Le Maïs, celui de

tous, après la pomme de terre, qui nous donne la nourriture la plus économique, est aussi un présent de nouveau monde, quoiqu'on l'obtienne encore, en plusieurs lieux, à l'équivalent blé de Turquie.

C'était la base principale de la nourriture des américains quand les Espagnols abordèrent chez eux. Il a été apporté en Europe beaucoup plutôt que la pomme de terre, car Fuchs l'a décrit et représenté dès 1543. Il s'y est aussi répandu beaucoup plus vite, et en donnant à l'Italie et à nos provinces méridionales une branche nouvelle et abondante de nourriture, il a singulièrement contribué à en enrichir et à en étendre la population. Aussi m'a-t-il eu besoin, pour en encourager encore la multiplication, que d'exposer, comme il l'a fait, d'une manière bien complète, les précautions que sa culture et sa conservation exigent, et les nombreux emplois qu'on peut en faire. Il voudroit qu'il pût bientôt exclure le sarrasin, qui lui est si inférieur, du petit nombre d'endroits où l'on en conserve encore

l'usage. (D)

La chataigne qui, dit on, nourrissoit nos ancêtres avant même qu'ils connussent le blé, est encore à present un produit fort utile dans plusieurs de nos provinces, principalement vers le centre du Royaume. M. Daine s'étendant sur le Linnoge, engagea M. Parmentier à examiner s'il ne seroit pas possible d'en faire un pain mangeable et susceptible de garde: ses — experiences n'eurent point de succès; mais elles — donnerent lieu à un traité complet sur le chataigner et sur sa culture, ainsi que sur sa recolte et sur les diverses preparations de son fruit.

Le blé lui même a été l'objet de longues etudes de la part de M. Parmentier, et peut être n'a t'il pas rendu moins de services, en repandant les meilleurs procédés de mouture et de boulangerie, qu'en propageant la culture de la pomme de terre (1). L'analyse chimique lui ayant fait connoître que le son ne contient aucun principe propre à nourrir l'homme, il en — conclut qu'il n'y a qu'à gagner à l'exclure du pain

il déduisit de là les avantages de la mouture économique, qui en soumettant plusieurs fois le grain à la meule et au blutoir, parvient à détacher du son jusqu'aux dernières parcelles de farine, et il prouva qu'elle fournit ainsi, à meilleur marché un pain plus blanc, plus savoureux et plus nutritif. L'ignorance avait tellement méconnu les avantages de cette méthode, qu'il y avait auparavant longtemps des anets pour la pesanteur et que la partie la plus précieuse du grain était livrée aux bestiaux avec le son.

M. Parmentier étudia avec soin tout ce qui a rapport au pain; et comme des livres auraient peu servi pour l'instruction des meuniers et des boulangers, personnages qui, pour la plupart, ne lisent guères, il engagea le Gouvernement à établir une école de boulangerie, dont les élèves porteraient plutôt dans les provinces toutes les bonnes pratiques: il se rendit lui même avec un cadet de Vaux en Bretagne et en Languedoc pour y prêcher sa doctrine. (1)

Il fit retrancher la plus grande partie du son que l'on mêlait au pain des troupes, et

(1) Discours prononcé à l'ouverture de l'école gratuite de Boulangerie, le 8 juin 1780, par M. M. Parmentier et Cadet de Vaux. Paris Juin 1780 in 8°.

en leur procurant ainsi une nourriture plus saine et plus agréable, il arrêta une multitude d'abus dont le mélange était la source. En un mot, des hommes habiles ont calculé que les progrès faits depuis 30 ans en France, dans l'art de la meunerie et dans celui de la boulangerie sont tels que, abstraction faite des autres végétaux qui pourroient en partie être substitués au blé, la quantité de blé nécessaire à la nourriture d'un individu peut être réduite de plus d'un tiers. Comme c'est principalement à M. Parmentier que l'on doit l'adoption presque générale de ces nouveaux procédés, ce calcul établit ses services mieux que tous les éloges.

Plein d'une sorte d'enthousiasme pour des arts qu'il n'apprécioit que d'après leur utilité, M. Parmentier auroit voulu réglés sur cette seule base la considération et le bien être de ceux qui les exercent : il déplore surtout la condition du boulanger dont le travail est si pénible, l'industrie soumise à des réglemens souvent vexatoires, et qui ne manque point de devenir l'un des premiers objets de la fureur du peuple, à la moindre apparence de disette. Son bon cœur lui faisait oublier que c'est précisément une des conditions de l'existence d'une grande société, que les métiers

nécessaires à la vie seront arrivés à ce degré de simplicité, où leur apprentissage ne supposera point de grandes avances de temps ni d'argent, et où ceux qui les pratiquent, ne puissent pourvoir qu'à de faibles salaires. Il ne pourrait y avoir de nation, si le laboureur prétendait à être traité comme le médecin, ou le boulanger comme l'astronome. D'ailleurs il est à croire qu'en dernier résultat la proportion des récompenses n'est pas si fort au désavantage des artisans, car on en voit assurément beaucoup plus faire fortune que de savans ou d'artistes.

Ardent comme l'était M. Parmentier pour l'utilité publique, on conçoit qu'il dut prendre beaucoup de part aux efforts occasionnés par la dernière guerre pour suppléer aux denrées exotiques: c'est lui en effet qui a le plus perfectionné et préconisé le sirop de raisin, (1) cette préparation qui a pu faire tourner en ridicule ceux qui voulaient entièrement l'animer au sucre, mais qui n'en a pas moins réduit la consommation du sucre de bien des milliers de

(1) Instruction sur les moyens de suppléer le sucre. Paris, imprimerie impériale 8°

Instruction sur les sirops et conserves de raisins, idem ibidem 1809

Traité sur l'art de fabriquer les sirops et les conserves de raisins id. ibid. 1810

Aperçu des moyens obtenus de la fabrication des sirops et des conserves de raisins, pendant les années 1810 et 1811 Paris, imp. impériale 1812

Nouvel aperçu sur pour l'année 1812 Paris imp. royale 1818

quintaux; qui n'en a pas moins facilité à nos hopitaux des épargnes immenses dont les pauvres ont profité; qui n'en a pas moins donné une nouvelle valeur à nos vignes à une époque où déjà la guerre et les impots les faisoient arracher en plusieurs endroits, et qui, enfin n'en restera pas moins utile et recherchée pour beaucoup d'alimens même et il arrive jamais que le sucre retombe parmi nous à son ancien prix.

Ces travaux purement agricoles ou économiques, ne firent point négliger à M. Parmentier ceux qui tenoient de plus près à son premier métier: il avait donné, en 1771 une traduction, avec des notes, des Récréations physiques de Model (D) ouvrage où les operations pharmaceutiques tiennent plus de place que les autres parties des sciences naturelles, et en 1775 il publia une édition de la chimie hydraulique de Lagaraye (B) qui n'est guères qu'une collection d'recettes pour obtenir les principes des substances médicamenteuses sans les altérer par trop de feu. Peut être ne serait-il pas resté étranger aux grands progrès que la chimie fit à cette époque, si les traverses dont nous avons rendu compte

ne l'eussent privé de son laboratoire aux invalides :
du moins peut-on dire que l'examen chimique du
lait et celui du sang, auxquels il a travaillé avec
notre confrère M. Deyeux, sont des modèles de
l'application de la chimie aux produits des corps
organisés et à leurs modifications. Dans le premier les
auteurs comparent avec le lait de femme, ceux des
animaux domestiques dont nous faisons le plus
d'usage ; dans le second ils examinent les altérations
produites dans le sang par les maladies inflammatoires
et putrides, et par le scorbut, altérations souvent
peu sensibles et bien éloignées d'expliquer les désordres
qu'elles occasionnent ou qu'au moins elles accompagnent.

Nous avons vu ci-dessus comment M. Parmentier,
par des incidents assez bizarres, en perdant son
activité aux invalides, avait été arrêté dans la ligne
naturelle de son avancement. Il avait trop de mérite
pour que son injustice pût durer longtemps : le
gouvernement l'employa en diverses circonstances
comme pharmacien militaire, et lorsqu'on organisa un
conseil de médecins et de chirurgiens consultants pour
les armées, le Ministre voulut l'y placer comme
pharmacien ; mais Bayen vivait encore et en-

Fin

Parmentier fut le premier à représenter qu'il ne pouvait
Napoléon au dessus de son maître. On le nomma
donc seulement adjoint de Bayen. Cette institution
comme tant d'autres, fut supprimée à l'époque de
la grande anarchie révolutionnaire, époque où l'on
ne voulait pas même de subordination en médecine;
mais la médecine l'a fit bientôt rétablir sous les noms
de commission et de conseil de santé des armées, et M.
Parmentier, que le régime de la terreur avait momentanément
éloigné de Paris, y fut promptement rappelé.

Il a porté dans cette carrière le même zèle que
dans toutes les autres, et les hôpitaux des armées ont
prodigieusement dû à ses soins: instructions, ordres
répétés aux inférieurs, sollicitations pressantes à l'autorité,
il ne négligeait rien. Nous l'avons vu dans ces
dernières années, déplorant amèrement l'abandon où un
Gouvernement, occupé de conquérir et non de conserver,
laissait les restes des victimes de la guerre.

Nous devons surtout un éclatant témoignage aux
soins qu'il prenait des jeunes gens employés sous ses ordres;
à la manière amicale dont il les recevait, les encourageait
et les faisait récompenser: sa protection s'étendait
sur eux à quelque distance qu'ils fussent entraînés, et
nous en connaissons plus d'un qui a du sa vie, dans des
circonstances tout aimables, aux recommandations prévoyantes de ce
chef paternel.

mais son activité ne se bornait point aux devoirs de sa place, et tout ce qui pouvait être utile avait droit à l'épreuve.

Lors de l'établissement des pompes à feu, il rassura le public sur la salubrité des eaux de la Seine; (*) plus tard il s'occupa avec ardeur de l'établissement des soupes économiques (*) il contribua efficacement à la propagation de la vaccine. (*) C'est principalement lui qui a mis dans la pharmacie centrale des hopitaux de Paris le bel ordre qui y règne; et il est le rédacteur du code pharmaceutique d'après lequel on s'y dirige. (*) Il surveillait la grande boulangerie de Scipion, où se fabrique tout le pain des hopitaux: l'hospice des ménages était sous sa direction particulière, et il donnait l'attention la plus minutieuse à tout ce qui pouvait adoucir le sort des huit cents vieillards des deux sexes qui le composent.

En un mot, partout où l'on pouvait travailler beaucoup, rendre de grands services et ne rien recevoir; partout où l'on se consumait pour faire du bien, il accourait le premier, et l'on pouvait être sûr de disposer de son temps, de sa plume, et au besoin de sa fortune.

Cette longue et continuelle habitude de se
s'occuper du bien des hommes, avait fini par
s'imprimer jusque dans son air extérieur ; on aurait
cru voir en lui la bienfaisance personnifiée. Une
taille élevée et restée droite jusqu'à ses derniers jours ;
une figure pleine d'aménité, un regard à la fois
noble et doux, de beaux cheveux blancs comme
la neige, semblaient faire de ce respectable vieillard
l'image de la bonté et de la vertu. Sa physionomie
plaisait surtout par ce sentiment de bonheur
né du bien qu'il avait fait : et qui en effet,
aurait mieux mérité d'être heureux que l'homme
qui, sans naissance, sans fortune, sans grandes
places, sans même une éminence de génie, mais
par la seule persévérance de l'amour du bien
a peut être autant contribué au bien-être de ses semblables
qu'aucun de ceux sur lesquels la nature et le hasard
avaient accumulé tous les moyens de les servir ?

M. Sarmentier n'avait point été marié ; mais
son neveu sa sœur, était toujours restée auprès de lui,
et l'avait secondé dans ses travaux de bienfaisance avec
le dévouement d'une amitié tendre. Elle mourut au
moment où ses soins affectueux auraient été le plus
nécessaires à son frère, que minait déjà depuis
quelques années une affection chronique de la

poitrine. Le chagrin de cette perte aggrava les douleurs de cet excellent homme, et rendit ses derniers jours bien pénibles, mais sans altérer en rien son caractère et sans arrêter ses travaux. Il nous fut enlevé le 17 Xbre 1818, dans la 77e année de son age.